

Jean-Paul Damaggio

Le cri-Cladel pour la solidarité

A mes deux enfants, comme à presque tous les enfants du monde car, je le dis sans m'en plaindre, dans ma vie je ne pouvais avoir de gratuit que le rire des enfants (en souvenir d'une chanson d'Escudéro).

"Grâce à la nécessité pour le petit Lubat de lire la musique pour qu'elle soit jouée le soir au dancing, peut-être sans m'en rendre compte, enfant, mon père m'a offert dans un milieu d'adultes la possibilité d'avoir ma carte à jouer. Très tôt, j'ai eu une fonction.
Je n'étais pas qu'enfant. "

Bernard Lubat Emission de télé : *Lubat, Père et Fils* 1982.

Editions La Brochure

82210 Angeville

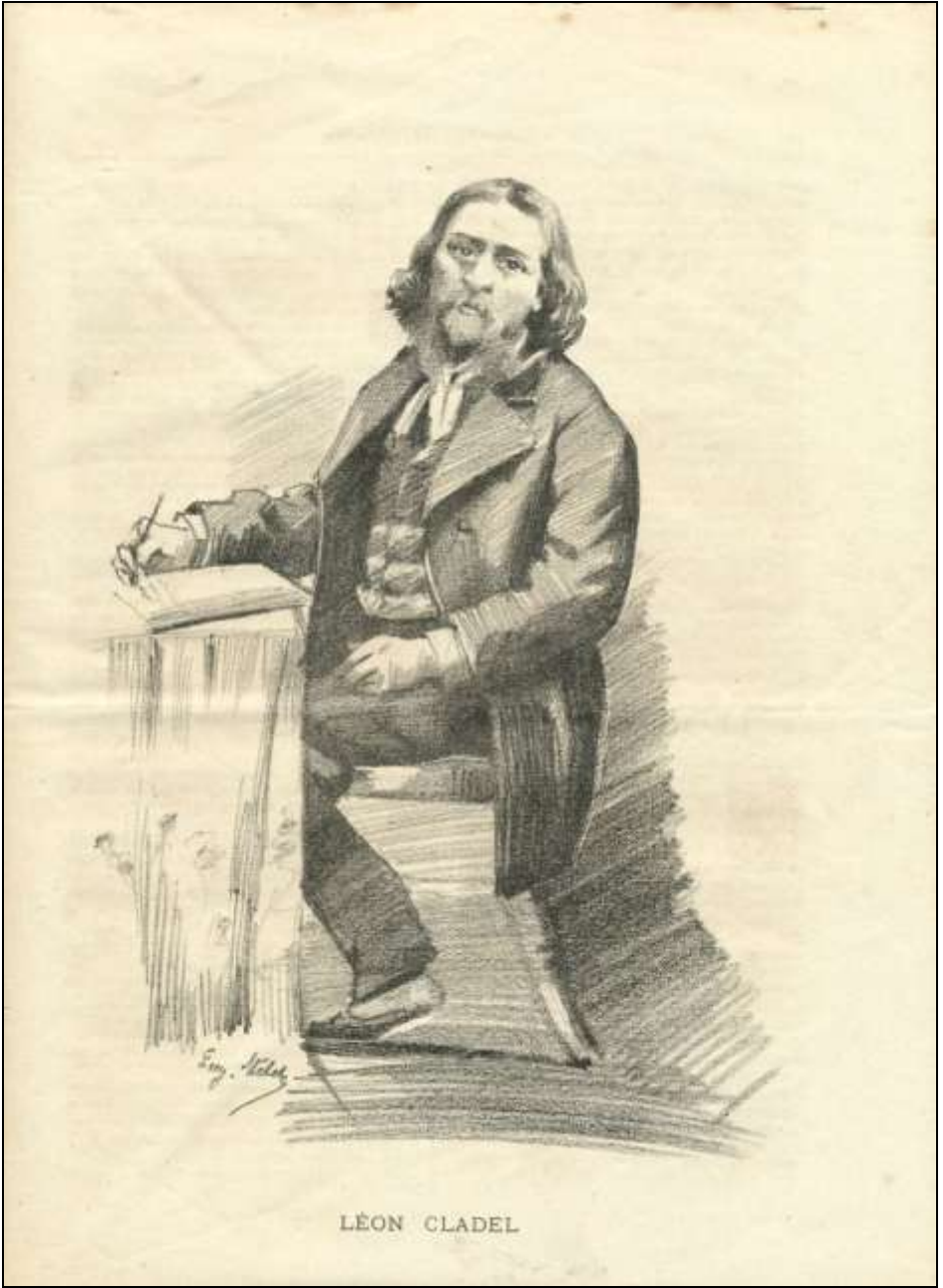
septembre 2017

ISBN : 978-2-37451-025-5

Plus de renseignements sur :

sur <http://la-brochure.over-blog.com>

<http://viedelabrochure.canalblog.com>



LÉON CLADEL

Dessin de E. Millet

Il était une fois une famille arpentant les rues d'une ville du nom de Montauban dont les quelques célébrités qui y sont nées, comme Cohn-Bendit ou Roda-Gil, font rejaillir parfois sur elle une notoriété loin de ses limites traditionnelles. C'est d'ailleurs peut-être à cause de ces deux noms composés qu'un des habitants pensa, voici longtemps, à un cri particulier, le Cri-Cladel.

Norbert, l'un des membres de cette famille qui n'a rien de biologique, évoqua ce cri ancien le 17 décembre 2008, dans une librairie dite, *Le Scribe*, où autrefois on pouvait y acheter sans être regardé avec des gros yeux, ***Le Petit Livre Rouge*** de Mao.

Peu de temps auparavant, dans la bibliothèque nommé Antonin Perbosc, Rosendo, un autre membre de la famille, montra un dessin de celui qui poussa le cri en question, un cri qui traverse les années et même les siècles et qui est au cœur de ce livre que nous retrouvons aujourd'hui.

En plus du petit Léon Cladel, deux témoins des temps présents dialoguent avec, à un moment, un intervenant qui s'incrute sous prétexte de guillemets.



L'épouse de Cladel et ses trois filles

Pour l'histoire de ce cri, nous avons donc deux acteurs du temps présent, Claude, l'enfant, le premier à prendre la parole, et Benjamin l'instituteur, qui croisent l'époque tourmentée de 1845 à 1855.

Claude : Tu crois ?

Benjamin : Quoi ?

Claude : Qu'il est né le 13 Mars 1835 ?

Benjamin : Presque aussi sûr que de ta date de naissance le 21 Mars 1975. Vois-tu, depuis deux siècles, notre monde est administré ! Son frère, dont on dit parfois que c'était lui, est justement né en mars, le 21 Mars 1834. Ils avaient le même prénom inversé !

Claude : Que veux-tu dire par administré ?

Benjamin : Notre vie est inscrite sur des dossiers, sur des Etats civils, et par la loi, l'oubli est impossible. J'en connais un bout sur ce sujet parce que pendant mon enfance je suis tombé dans une marmite de potion administrative.

Claude : Alors, tu connais ma date de naissance, la profession de mes parents, la couleur de mes yeux, ma sœur, peut-être même mon courage. En conséquence, pourquoi ne pas écrire un livre pour dire, qui je suis, ce que je veux, comment je vis ? Pour dire : que je suis ce que je veux ? laissons l'histoire pour le présent ? Pour me dire : quand commencera ma fête ?

L'enfant et l'homme en était là de leurs élucubrations quand un cri vint les interrompre, pas un cri de colère ou un cri animal, par un cri de film d'horreur ou un cri de chouette dans la nuit, juste un cri d'un clown dinosaure.

Pour prendre avec précaution le chemin du présent prenons celui d'un autre siècle, le 19^{ème}, le siècle des grandes différences qui n'existent plus aujourd'hui que dans des villes très éloignées de Montauban comme Cuenca en Equateur par exemple. Juste avant ma naissance, moi Léon Cladel, l'enfant Gavroche mourait sur des barricades parisiennes et pour rejoindre Villenouvelle, un quartier de Montauban j'ajoute que mon frère Alpinien-Léon mourrait à Bruniquel ce qui explique que je me sois appelé Léon-Alpinien. A travers mon nom composé nous entrons dans une histoire de faux-bourgs où nous rencontrerons mon père qui en langage SMS s'appelait MTNLSP, mon grand-père QLCDC et mon arrière grand-père (SM). Plus faiblement apparaîtront, sa mère, sa tante et celle qui aurait pu être une autre tante. Pour être précis, je suis né dans la Rue Villenouvelle, proche de la vieille ville mais qu'il ne faut pas confondre avec la Grand Rue Villenouvelle au cœur de l'autre ville. Je suis né à cheval entre le quartier populaire et le quartier riche, proche de la rue des mendiants mais pas très loin du Centre Ville. Tout enfant est d'abord l'enfant de quelque part ! En conséquence rien de tel qu'une promenade dans les rues pour mieux m'approcher.

— Eh! que me dis-tu lecteur ? Tu veux connaître en premier ma famille ? Tu ne veux pas savoir que ma famille est la rue, que mon nom est déjà l'histoire de ma ville ? Tu veux oublier que ma propre vie a été changée par des déménagements, un temps de neige, ou la traversée d'une frontière ? Tu ne sais donc pas que j'ai le droit de commencer comme je l'entends ? Tu ne veux pas oublier qu'un fils a un père et une mère (ou une mère et un père) et peut-être des frères et sœurs ?

— Tu insistes ! ... je m'incline ...

Claude ne veut pas savoir d'ou vient cette histoire, pourtant elle joua le jeu en demandant :

— N'avait-il pas un roi comme président ?

Benjamin : Il avait surtout un grand-père comme modèle.

Claude : Mais alors, il rêvait au passé ?

Benjamin : Tu m'amuses ! Son grand-père était un passé encore présent et de plus, tous les enfants qui le peuvent, rentrent dans la vie par un grand-parent.

Sur ces mots, l'adulte sortit des reproductions de dessins, des images. Les personnages, tous masculins, avaient un air de famille. On voyait surtout des visages. Peut-on percevoir le mystère d'un homme à travers le dessin de ses yeux, la longueur de ses cheveux, la carrure de ses épaules ? L'enfant et l'adulte se mirent à raconter les joies et drames de l'image. Où est l'album photo de votre enfance ? Toi, assis sur une chaise, et dans la neige, est une image de ta mémoire ou bien une photo-souvenir preuve de ton enfance ?

Claude : La photo est un jeu d'adulte. Pourquoi veux-tu retenir le temps qui passe ?

Benjamin : Léon Cladel n'est pas un temps passé. D'accord, je ne peux pas serrer sa main, mais il est avec moi autant que toi. Crois-moi. Crois-moi vraiment. Un jour, je le perdrai de vue, comme je te perdrai de vue car d'autres amis viendront envahir mon esprit bien petit. Aujourd'hui c'est Léon qui est là. Ensemble, au moment précis où nous sommes, cherchons la vie avec la sienne.

En 1835 la vie de fils et petit-fils de compagnon, appartient à un passé vitaminé. Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras—Pas, voilà le beau surnom du père. Pour corser le mystère, voici celui du grand-père : Quercy-La-Clef-Des-Cœurs. Nous allons naviguer entre coeur et savoir.

L'horizon s'élargira vers Villemade, Bruniquel, Lalande (donc vers des terres proches) et vers d'autres pépés et d'autres mémés. Puis viendront les cousins et une cousine. Alors le petit Léon pourra crier encore plus fort et surtout plus loin.

Pour des parents, choisir un prénom est un grand événement qui concerne souvent la mère. Pourtant en ce siècle l'habitude était plus forte que le choix. L'enfant avait le prénom d'un des grands parents. Quel est le pépé qui s'appelait Léon chez nos bourreliers de Villenouvelle ?

Personne.

Etrange, vraiment très étrange !

Tous les prénoms précédents de la famille Cladel tournaient autour de Jean, Pierre ou Antoine suivis par ce deuxième prénom perdu aujourd'hui : Alpinien. Pour ne faire de tort à personne, ni à la famille Cladel, ni à la famille Montastruc, ni aux hommes, ni aux femmes, ce petit s'appellera Léon avec en plus Alpinien.

— Mon histoire a du mal à démarrer comme si quelqu'un me surveillait.

J'y suis ! Julio Iglesias peut abandonner sa surveillance, je vais laisser en paix son pays ! Mon Léon est bien en chair et entier et non en Espagne au bord du Bernesga.



Une famille de bourrelier

Claude : Si Léon est un prénom à double sens, le mien à un double genre pour celui qui lit. A notre première rencontre, quand j'ai eu à te dire mon nom et prénom, tu as pu voir aussitôt à qui tu avais à faire. Mais as-tu seulement écouté ?...

Benjamin : D'accord, d'accord. J'ai souvent la tête ailleurs mais pas toujours puisqu'on est là, ensemble.

Claude : Si je te disais l'absent du livre ?

Benjamin : On commence, donc il manque tout !

Claude : Le suspens ne peut pas attendre. Il n'a pas le prénom que la tradition lui destinait. Il va grandir vite, sortir de ces années que l'on oublie, et où rien ne se passe. Il va me dire une terre et une ville que je connais. Mais surtout, tout va-t-il commencer avec ses premiers amours ? Ou peut-être, si je me fie au titre, avec ses premières colères ?

Benjamin - Je n'aurai pas du décider de faire ce voyage avec toi. Tu m'enfonces dans mes hésitations. Je n'ai pas connu Léon comme je t'ai connu. Je l'ai connu par la fin, par le bout de sa vie, et, un moment, j'ai pensé que le suspens aurait pu surgir de cette remontée du temps. On vieillit aussi en remontant le temps. Puis je me suis laissé tenter par l'ordre chronologique.

Claude : Le suspens est toujours devant. Mets moi sur la piste de ce que Léon va chercher, sur la piste de ce qui va lui arriver ? Va-t-il me faire pleurer, me faire rire ? ou les deux, ce qui me plairait davantage ! De toute façon, garde-moi avec toi, nous parlerons d'autre chose s'il le faut ! Tiens, par exemple, des indiens d'Amérique. Au moins ainsi je ne te bousculerai pas au sujet de Léon mais ne me reproche pas alors de te faire sortir de ton sujet.

Léon est un suspens par son prénom, par sa vie, par son cri. L'enfant qui vient de naître jouera aux billes, à la toupie, pourra même aller à l'école -ce qui était assez rare pour son époque - et finira par ne pas être comme les autres. Qu'avait-il dès ce jour de mars 1835, pour m'obliger à écrire ces lignes sur sa vie?

Quercy-La-Clef-Des-Cœurs, le grand-père paternel, voilà l'homme utile pour remuer les mots, planter le bonnet phrygien sur la syntaxe, et crier aux diseurs de rien : halte là ! on ne passe pas !

Il était maître-bourellier et avait réalisé son Tour de France, l'épreuve par laquelle passaient tous les aspirants au titre de Compagnon. Pour apprendre, ils allaient de ville en ville, en quête d'employeurs jusqu'au jour où, le Tour de France accompli, ils s'installaient dans leur propre atelier. La tradition était ancienne, les compagnons se devaient de la suivre pour réaliser un chef d'œuvre, suivant les méthodes fixées par les règles. Pas question de faire des impasses pour réussir l'examen de passage. Ce jour-là, devant un jury, s'ils réussissaient, ils pouvaient quitter le statut de simple apprenti pour prendre celui de compagnon.

Le jury donnait alors, au nouveau promu, un surnom à l'image du personnage. Quand le grand-père de Léon, Jean Alpinien, prit la route il savait que son père à lui y avait gagné, par la force de ses qualités de travailleur, le surnom de Sainte-Misère. Il ne pouvait pas savoir quelle image il laisserait sur la route, quelle image lui serait renvoyée par le jury. Il ne pouvait pas savoir qu'il était La-Clef-Des-Cœurs.

Pour d'autres raisons cette pratique se retrouve chez les indiens d'Amérique.



Les outils de bourrelier

Claude : Pas-commode, ils l'appelaient, et tu me l'as fait connaître. Son ami Celui-qui-revient fut un brave. Et Chef-Grand-Chef, tu y penses parfois ?

Benjamin : Ils n'arrivèrent pas sur les Terres-De-Grand-Mère. A cause de Celui-qui-regarde-le-miroir ? A cause de la puissance des Jambes-Jaunes ?

Claude et Benjamin s'accordèrent pour penser que l'homme à aimer, c'était Courroie-Déchirée, qui décida un jour, après avoir déclaré que «les paroles sont des filets à attraper le vent» qu'il ne dirait plus rien. Ils rencontrèrent William Camus, écrivain d'une autre habitude, qui ne sait pas pourquoi il fume beaucoup mais qui sait pourquoi, en costume européen, il reste Indien. Il écrivit cette histoire de guerre. Quand les Bâtons-à-feu firent-ils les premiers Guerriers-Muets ?

En 1846, Léon avait 11 ans et, un historien, qui a donné son nom à un Lycée de Montauban car il vécut dans cette ville un grand amour et un beau mariage en 1849, avec Athénaïs, écrivit :

«Où sont nos autres amis, les Indiens d'Amérique, à qui notre vieille France avait si bien donné la main ? hélas ! je viens de voir les derniers qu'on montrait sur des tréteaux... Ils laissent une place vide à jamais sur le globe, un regret au genre humain.»

Quand va-t-on mettre les guerres en conserve, ou dans des congélateurs étanches à l'abri de l'Univers-Vivant ?

Quand serons-nous capables d'être à la fois plus que des animaux et moins que des animaux ? Plus que des animaux car nous sommes des hommes, et moins qu'eux car ils ne connaissent pas la guerre.

Habité par des souvenirs de gloire militaire, qui l'électrisaient chaque fois qu'ils ressurgissaient il gagna donc, suite à son tour de France, le nom de Quercy-la-Clef-des Cœurs. Avant cette épreuve il combattit aux côtés de Napoléon jusqu'à la campagne de Russie, guerres continuant pour lui la grande Révolution française. Est-ce lui qui suggéra le prénom de Léon pour rimer avec Napoléon ?

— Tu me lis sagement (pour le moment) mais tu es d'une France qui n'a plus l'usage de la Révolution Française, même si on a célébré tambour battant son bicentenaire. Je crains que ce pépé ne te semble ridicule, aussi voyons plutôt un autre souvenir qui le transforma en homme brisé.

Jean Alpinien s'était marié avec une voisine. Son premier enfant naquit en 1802. Prénom: Jean Pierre Alpinien conformément à la tradition mais dans la vie il s'appelait Jean de Dieu. C'était un prodige. Tu le comprendras mieux que les autres car il avait, comme beaucoup d'enfants d'aujourd'hui, un grand amour pour les animaux. Grace à ça il rencontra sa fiancée.

Elle voulait sauver un oiseau blessé.

— Qui peut m'aider demanda-t-elle un jour dans le quartier. Regardez, ce moineau, le pauvre, il a une patte cassée !

— Va voir Jean de Dieu, là-bas dans le quartier, lui seul peut t'aider.

Il aidait ainsi tout le monde, aussi bien les bêtes que les gens. Il avait étudié toutes les plantes et parcourait la campagne pour soigner les vaches, les chevaux, les moutons. Pas assez riche pour aller à l'école, il s'aida des conseils d'apothicaires de la ville. Il chercha toujours à améliorer ses connaissances. A l'âge de travailler, il s'installa maréchal-ferrant et vétérinaire. On disait artiste -vétérinaire car le monde n'était pas cloisonné à la mode du nôtre.

Benjamin voulut se lancer dans une leçon concernant l'alliance respectueuse de l'homme et de l'animal. Aussi, pour le plaisir des Indiens, il déclara que cette alliance débiterait avec la création de toute chose comme le disait le Grand-Esprit. Les danses des Indiens sont le plus souvent des hommages à divers animaux.

Claude : Mais tous les animaux sont-ils respectables de la même façon ? Dans la cour de récré, hier, il y avait un crapaud égaré. Il n'a pas passé la journée.

Benjamin : Et le serpent est dans le même cas. Dans les personnages de Mickey, sont-ils des héros ?

Chaque époque a ses idoles. Sur l'écran TV, il y a eu RINTINTIN et ce chien marqua des générations d'enfants. Quand le chien devient plus respectable que les hommes, où est le drame ?

Connaître aussi des chiens réels, des chiens courageux et un autre animal sympathique : le cochon. Sans passer à la télé l'un d'eux se fit remarquer dans une petite ferme du pays. Il vivait en liberté comme un chien, il savait se montrer malin, il pouvait manger des pêches en recrachant le noyau, et se tenait à l'ombre par temps de chaleur. Il était affectueux et quand on prépara sa mort, tout le monde admit qu'il avait compris avant l'heure ce qui allait lui arriver. Il ne répondit pas avec sa joie habituelle à l'appel de son nom. Devenu trop gros pour jouer à cache-cache ou trop lent pour jouer à trappe-trappe il ne lui restait plus que la mort pour se rendre utile.

Grandir avec un animal permet à l'enfant de mesurer son évolution. Il devient un complice. Mais si les malheurs du chien deviennent plus que les malheurs des hommes alors oui c'est le drame. Parce que l'homme est à inventer, ne baissons pas les bras devant ses idioties. Il faut apprendre à voir.

Pour ne pas appeler cet artiste-vétérinaire Jean de Dieu, d'autres disaient : *le Petit Sage, Quille-Bétail*. Tout semblait lui réussir. Il connaissait les propriétés de toutes les plantes. Contre les furoncles et les panaris, contre les rhumatismes et l'asthme. Adoucir les peines de tous était son souhait constant.

Pour les fiançailles ils participèrent à la fête de Bio et s'amuserent au son de la musette, du fifre et du tambour. Ils mangèrent et burent énormément comme le permettait une fête si magnifique.

En cette fin juillet 1822 Jean de Dieu avait 20 ans. Sur le chemin du retour, en arrivant sur les bords du Tescou ils entendirent un bruit dans l'eau. Aussitôt le jeune homme plongea et récupéra deux petits chiots que l'on venait de jeter là pour les noyer. Il les sauva ce qui le rendit heureux d'avoir accompli cette belle action. Le lendemain Jean de Dieu fut malade, très malade : une congestion pulmonaire. Il ne pouvait rien contre cela. Avant de mourir, en guise de dernier vœu, il voulut tenir dans sa main le licol de son cheval. Que de difficultés pour monter l'animal à l'étage, autant pour le bien de Jean de Dieu que pour le bien du cheval !

Cette histoire causa tant de chagrin dans la famille, que plus personne ne voulut entendre le nom de Jean de Dieu.

Léon, par un jour de hasard, comme tous les grands jours de la vie, rencontra celle qui avait été la fiancée de Jean de Dieu, celle qui osa dire sa douleur toujours vivante 20 ans après au jeune ignorant.

Elle avait eu un moineau à soigner. Elle le vit manipuler doucement l'aile, elle le vit fixer une petite branche comme attelle et elle suivit à la lettre ses conseils. Puis l'oiseau a guéri et s'envola, laissant derrière lui un amour véritable. C'était vraiment un jour de pur hasard.

Claude : Quand tu m'as vu pour la première fois tu ne m'as pas vu mais tu m'as lu. Ce que j'ai écrit sur le papier, je le pensais vraiment. Je m'en souviens comme si c'était hier et pourtant c'était un jour comme les autres.

Benjamin : Les conditions de l'écriture devaient être vivantes ! D'ailleurs, je dois t'avouer que j'ai toujours ce que tu as écrit à ce moment là. Depuis déjà longtemps, j'ai remarqué que je connaissais d'abord les gens par leurs écrits. En suis-je ou non malheureux ? Le fait est là.

Claude : Tu as remarqué que c'est une fille qui voulait sauver l'oiseau ?

Benjamin : Oui, et alors ?

Claude : Je remarque, c'est tout. Et il s'agit d'un oiseau. Sans doute un oiseau tombé du nid, un oiseau symbole de liberté. La fille devait aussi aimer les fleurs.

Benjamin : Quand passent les cigognes, quand pleurent les oies sauvages, quand chante le coq, quand ruminent les vaches, quand dorment les canards, quand siffle le merle, et quand volent les papillons, il reste à raconter la vie du chat perché.

Claude : Sais-tu que hier à Béziers, un plaisantin à ouvert la porte à six taureaux de corrida et qui étaient donc dans les box des arènes ? Ils se promenèrent toute une nuit dans la ville et les pompiers sur les allées Paul Riquet - tu sais le constructeur du canal du midi- durent faire preuve de la plus grande patience pour les ramener en prison.

Benjamin : Peut-être que le plaisantin n'aimait pas la corrida et voulait montrer ce qu'il en coûte d'affronter un taureau bien en forme. La plaisanterie était de mauvais goût car une personne qui n'aimait pas la corrida et qui passait par là pouvait en mourir. Plaisanter n'est pas simple. Même avec la nature.

Personne ne sait si pour son mariage, La-Clef des-Cœurs, toujours là après notre petit rencontre avec un de ses fils, fit un tour en bateau sur le Tarn. Ce que, par contre, tout son quartier savait, c'est qu'il avait eu un premier garçon en 1802 et qu'en 1822 Quercy-La-Clef-Des-Cœurs avait un cœur en moins. Gloire à ceux qui avaient appelé ce fils extraordinaire : *Quille-Bétail* (des personnes à l'esprit pratique).

Pour les anniversaires de son père et de sa mère, *Quille-Bétail* se levait aux aurores et avec sa soeur, ils parcouraient la campagne.

— Tiens prends cette tige, elle est belle, disait Jean que ramassait en même temps, une gerbe de blé.

— Oh ! et ce rameau de hêtre ! qu'il va être content, répondait Jenny.

— Attends, on va ajouter encore quelques tiges de maïs et ce rameau d'ormeau.

Munis de ce simple bouquet ils rentraient à la maison, fiers de pouvoir l'offrir à leur père. Pour la mère, des fleurs, celles du printemps.

Il était bon comme le pain et roux comme l'or.

Tout cela ne l'empêchait pas, avec son jeune frère né quatre ans après lui, d'être un polisson, et de faire enrager leur grand-père Sainte-Misère. Dans la métairie de Villemade, du printemps à l'automne, ils cachaient des outils, détachaient des animaux et ne voulaient plus écouter les histoires de l'Ancien.

A la mort de La-Clef-Des-Cœurs Léon avait 12 ans et les histoires fabuleuses que leur arrivèrent ensemble (Léon et son pépé) sont des histoires de jeu, de contes, d'école et des histoires de la campagne.

Villenouvelle était un beau quartier mais depuis toujours La-Clef-Des-Cœurs avait un faible pour sa métairie de Villemade.

La nature ? Faire la différence entre une belle et une triste métairie, un bon et un mauvais champignon, entre une bonne et une mauvaise terre, entre un temps orageux et un temps de promenade en montagne etc ... On ne connaît la nature que par l'usage que l'on en a. Le pêcheur, le paysan n'entendent pas les mêmes bruits. Connaître la nature est-ce savoir l'écrire ? Est-ce savoir écrire l'humain de la nature comme le tentent des poètes d'aujourd'hui ?

Claude : Ce que j'entends, c'est que la nature est de plus en plus détruite, que des espèces disparaissent, que, des friches et des déserts progressent.

Benjamin : On ne se baignera plus dans les rivières comme on s'y baignait autrefois. On n'ira plus sur des plages au bord de l'Aveyron. Oui, il en reste encore mais elles n'ont plus de caractère familial, humain. Il n'y a plus de plage de proximité.

Claude : La campagne me fait un peu peur. Je suis trop habituée aux trottoirs, aux espaces bien délimités. Si je pars en promenade en montagne, j'ai l'impression que je quitte la planète.

Benjamin : Pourtant, les champignons sont si bons, sont si beaux à trouver... L'autre jour, on me parla d'un homme que j'aime beaucoup sans le connaître et on me déclara que dans les moments de grand trouble, il partait dans le désert pour se refaire une santé. Le désert me fait peur comme à toi la campagne. On a toujours peur de ce qu'on ne connaît pas de la nature comme des hommes. Pour la nature, les conséquences sont moins graves. Voilà pourquoi, quand les gens se rencontrent, ils préfèrent parler du temps qu'il fait.

— Pluvieux aujourd'hui ? Et le poète entend :

— Plus vieux ? Mais qui est plus vieux ?

Le plus vieux de la famille présente dans cette histoire est Sainte-Misère. Père de La Clef-de-Cœurs, il était passé de la terre à l'artisanat. Comment ? Par des amis, des coïncidences, un travail, un amour et un cheval. Il garda sa terre qu'il put donner à son fils.

La métairie n'était pas grande mais propice aux évasions. Le bordier, celui qui travaillait les terres, était sympathique et maintenant qu'il avait le temps, la Clef-des-Cœurs aimait y aller s'y changer les idées. Avec Léon à ses côtés, ne repensait-il pas à ce fils perdu, à Jean de Dieu ?

Devant les forêts, les prés et les vignes (8 hectares en tout) il était facile de reconstruire en pensées, des champs de bataille, de rêver d'une autre histoire du monde car, tout simple bourrelier qu'il était, il ne pouvait s'empêcher de penser à la République perdue (à jamais ?), aux pauvres sans droit et à son petit-fils qu'il ne pouvait pas éduquer comme il le voulait.

Léon était pourtant souvent avec lui. Il avait le temps de s'en occuper vu qu'au mariage de son fils, il avait accepté de le laisser maître de l'atelier. Il avait le temps d'aimer son *filhou* mais il ne pouvait pas s'occuper de son éducation car depuis longtemps c'était la responsabilité des femmes. Quand le drame se produira il pourra en rire comme un bossu.

Nous savons qu'après Jean de Dieu, Quercy-La-Clef-Des-Cœurs eut une fille qui s'appellera Jeanne sur le papier mais Jenny dans la vie. Drôle ce prénom anglais dans une famille ou l'Angleterre ne devait pas avoir bonne réputation ! Puis deux ans après viendra, Pierre (en 1806), le père de notre héros Léon Alpinien mais, n'insistons pas, le 13 mars 1835 est connu ! Mais le mercredi 30 mai 1431 ?

Le poète entendit Jeanne d'Arc dire doucement sur le bucher avant l'instant fatal:

- un temps pluvieux voilà ce qu'il me faut !

Et le petit Léon, pas plus malin que les autres ajouta : Dieu était en panne sèche et il n'a pas plu. Le petit Léon avait amené avec lui tous ses amis, plus sérieux les uns que les autres car ils voudraient m'expliquer pourquoi les gens se sont mis à écrire.

— On a commencé à écrire pour endormir me dit le premier, le plus petit.

— Ou parce que des gens sont seuls dit le second.

— S'ils veulent communiquer avec les autres comment peux-tu dire qu'ils sont seuls ? le coupe un troisième.

— Drôle de question ! réplique le second.

Benjamin : Cette idée d'une écriture qui endort peut me plaire. Elle pourrait endormir en décourageant. En faisant en sorte que les signes soient des hiéroglyphes illisibles pour le peuple. Si mon histoire est toute simple, le lecteur, ou la lectrice restera ce qu'il est et n'aura pas changé. Voilà une façon d'endormir. Si elle est trop complexe le lecteur ou la lectrice s'en lassera et rien n'aura changé non plus.

Claude : Ma soeur me dit que les hommes ont inventé l'écriture car ils en avaient assez de rien savoir. J'essaie de lui expliquer que tout le monde n'est pas devenu savant, mais elle ne comprend rien. Je trouve que ma mère a beaucoup de patience avec elle. Quand elle est avec son père, elle veut jouer à la poupée, quand elle est avec moi, elle veut jouer au ballon. On voit bien qu'elle ne connaît rien de la vie.

Pour connaître la vie Léon a donc grandi jusqu'à 12 ans sur les genoux de son grand-père, en écoutant sa mère, et en jouant avec ses petits voisins. Mais loin de son père toujours occupé à l'atelier.

Léon grandissait entre Villemade et Villenouvelle. Pendant ses moments de calme il jonglait avec les mots. Par exemple avec Villenouvelle, tout le monde comprend le nouvelle de ville, mais avec Villemade que veut dire made ? Quand on sait qu'en face de Ville-made se trouve Barry d'Islemade on déduit que rien ne s'écrit par hasard.

Assis dans la rue, il regardait les gens qui rentraient dans l'auberge de Pénassou son arrière-grand-père du côté d'une grand-mère. Il inventait le lieu d'ou ils venaient. Un tel à l'entendre devait venir de Ville-rire et tel autre de Ville-vite. Ce dernier, à le croire, avait un cheval à l'étrange passion : la toilette. A l'approche d'une rivière, il se mettait à courir à si vive allure qu'il se jetait à l'eau sans que son cavalier puisse en descendre. Le grand-père disait à Léon : ne t'étonne pas il vient de Marseille.

Un autre voyageur le faisait penser à Villeperdu et le dernier de la journée à Villeraglan. Petit Léon regardait attentivement les habits des gens et, alors que le raglan n'était pas encore à la mode, il commençait déjà à apprécier ce paletot, cette veste confortable. Il imaginait les batailles les plus audacieuses de ce voyageur, qui devait écarter d'un tour de bras, tous ceux qui lui tombaient sur le paletot.

Aimant joindre l'acte à la pensée, Léon, un soir ou l'observation du monde lui monta à la tête, pris une décision :

— il suffit que je fende le derrière de l'habit que je porte et me voilà mis à la dernière mode.

Son père ne lui fit pas de compliment. Il reçut, non pas un raglan mais une raclée. Moment triste de la vie ordinaire !

Connaitre la vie ordinaire est une drôle d'affaire aussi Benjamin demanda à Claude :

— Es-tu du genre à jeter un regard froid sur les événements de la vie ordinaire ? c'est-à-dire le regard de celui ou celle qui croit que la vie ordinaire n'est que le plaisir que l'on peut se faire à soi-même.

— Je ne sais pas répondit Claude.

— De toute façon je sais bien que tu as le sens des responsabilités affirma Benjamin.

— Je ne comprends pas mais je suis d'accord avec toi. Par contre je peux peut-être comprendre la place de ton métier d'enseignant dans l'écriture de ce livre si tu veux bien m'en dire un mot, demanda Claude.

Alors Benjamin quitta son fauteuil, et partit chercher des papiers. Pendant ce temps, Claude en profita pour se servir un Canada-Dry. Et au bout d'un moment Benjamin réapparut en montrant un dossier:

— Lis ce que disait le directeur de ma dernière école : *«Les remarques du second trimestre restent valables : le travail reste trop lié aux caprices de l'intérêt. Est-ce la meilleure façon d'assurer les résultats ? J'espère que vous n'allez pas au devant d'une déception.»* Déjà en tant qu'élève je n'en faisais qu'à ma tête et pour écrire ce livre aussi. Bien sûr, je ne te conseille pas de faire pareil.

— Tout de même, ton métier t'a bien aidé pour écrire ce livre? insista Claude

— Tu sais bien que oui ! admit Benjamin.

— Tu crois que je pourrai faire ton métier. Mon père ne veut pas en entendre parler. Je me demande pourquoi !

Les pères pensent une chose et les enfants en font une autre. Aussi le père de Léon préféra ne s'occuper que de ses cuirs. Pour son fils il ne fut que les bruits de l'atelier.

Cet acharnement avait une raison : il voulait gagner assez d'argent pour quitter la ville et vivre à la campagne. Pourtant la campagne n'avait pas bonne réputation. On disait qu'il n'y avait que des ignorants, des brutes et des incapables.

Tout cela n'effrayait pas Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas qui recherchait même une campagne perdue, une campagne loin de tout. A l'arrangement de famille il aurait pu avoir la métairie de Villemade mais il n'en fut rien. Jenny en hérita à la mort de Quercy-La-Clef-Des-Cœurs et peut-être que ce dernier en décida ainsi pour que son fils engrage !

Après le décès de Quercy-La-Clef-Des-Cœurs, après 1848, le père de Léon commença à acheter des terres autour de sa future demeure, au Moulin de Lalande, commune de Lafrançaise, ,

Un peu avant il avait tenté un premier achat aux Albarèdes, pas loin du centre ville de Montauban, un peu comme si, un temps, il avait pensé un compromis possible entre vie d'artisan et vie de cultivateur.

Le 16 Septembre 1849, les actes de notaire en apportent la preuve: en devenant propriétaire à Lafrançaise il décida de défricher, et de construire pas à pas une grande ferme loin de la ville dont il portait pourtant le nom. Tous les ans la propriété allait s'agrandir, tous les ans le travail allait devenir plus colossal, jusqu'au jour où, fermant la boutique de Montauban, il réalisera son rêve de jeunesse.

Le père de Léon chercha davantage à vivre sa vie qu'à penser aux rêves de son fils. Peut-être parce qu'il pensait que son fils valait mieux que ses rêves !

Tous les enfants ne savent pas la différence entre le rêve et le travail, entre les vœux du père et son histoire personnelle, entre les lois de la vie et les lois de l'envie. J'entends un petit me dire : *je voudrais être agent secret car on prend des risques pour sauver des gens*. Et le jour où il n'y aura plus de gens à sauver est-ce que ce sera parce que tout le monde sera sauvé ou parce qu'il n'y aura plus d'agent secret ?

Le malade fait le médecin ou le médecin, le malade ? Fausse question mon fils. La preuve, le médecin peut être malade.

Claude : Le travail sert à faire des inventions.

Benjamin : Et si l'invention existe elle le fait à côté et avec la tradition. L'invention pourrait être l'astucieux mélange du nouveau et de l'ancien, comme une sauce où il faut des tas d'ingrédients en quantités équilibrées pour la réussir. La vie est une sauce. Mais toutes les sauces ne sont pas à mon goût. Je suis plus du côté de la béarnaise que du côté du Ketch up.

Claude : Mon père serait content de t'entendre, il adore faire la cuisine. Il cherche toujours les vieilles recettes et aussi des nouvelles. Il dit que les habitudes des gens ont changé, qu'ils se dépensent moins physiquement, qu'on ne trouve plus les mêmes produits qu'autrefois, que plus le temps passe plus il vaut cher, que l'équilibre d'un repas est un problème immense et qu'en conséquence changeons toujours de recettes. Voilà sa phrase favorite : "une recette n'épuise, jamais ses secrets."

Le jour du rêve, le jour du bon repas, est le jour de repos. En 1840, rue Villenouvelle ce jour-là était un dimanche. Les nouvelles recettes n'étaient le plus souvent que des aménagements simples de la soupe ou du dessert.

Et en une de ces occasions, Léon vivra le plus grand face à face de tous les temps. La famille était à table dans une pièce qui était plus que notre cuisine moderne. Avec Léon on trouvait : le père, la mère, la servante, les apprentis, les poules, les chats et les chiens. Après l'ordre du père, le service commença, du plus âgé vers le plus jeune, comme il convenait. Les grands-parents étaient-ils à la même table ? Je ne puis l'affirmer.

Si le repas avait eu un déroulement habituel, le jeu de la quadrette aurait été l'apothéose finale de cette journée dominicale.

Le drame qui va se dérouler a pour origine Léon qui va avoir 8 ans. Tout en mangeant avec délice le potage il repoussait sur le bord, et de manière systématique, les raves. Le père, observant la scène lui dit gentiment :

— Mais que fais-tu là ? Les raves sont excellentes et en plus c'est bon pour la santé !

— Ces "radis là" sont filandreux et fade et le bouillon me suffit bien, répondit aussitôt l'enfant qui n'avait jamais sa langue à la poche.

La logique du drame s'enclencha car le père était obligé de répondre plus sévèrement.

— Mange ce que tu as dans l'assiette sans discuter !

Qui n'a pas connu dans sa vie une telle scène ?

Qui n'en connaît pas la suite inévitable ?

D'autant que Léon était têtu et peu décidé à avaler des raves déclarées immangeables.

Comment le repos allait-il continuer ?

Claude avait son cours et, laissant tout en place, elle déclara à Benjamin : *Continue sans moi.*

Benjamin se retrouvant seul laissa son esprit vagabonder. Il s'était mis à pleuvoir et le temps orageux lui faisait mal au crâne. Voici ce qu'il se disait à lui-même :

"Je me demande si Charlie Parker égale Bach. Je ne sais pas jusqu'à quel point le rythme n'est pas là pour mettre les jeunes au pas sans les faire passer par l'armée. Mais a-t-on le droit de laisser passer une musique à travers un corps figé? Entre la culpabilité du corps cadencé et celle du corps cadencé on a peut-être les deux faces de la même mise en boîte ?"

Benjamin monta le son de la radio. Elle grésilla à cause de l'ordinateur qui marchait au même moment, aussi il décida d'allumer le magnétophone. Le Québécois de service chanta :

"Quand il était petit gars, il a joué au hockey et même, en étant le plus petit de la gagne, il fonçait comme un taureau".

Aussi cet enfant de la chanson collectionnait les images des grands joueurs de hockey.

Tous les enfants font des collections. Les marchands le savent bien. De la pierre à la capsule de bouteille, de la carte postale au timbre, de la poupée à la clochette, les occasions ne manquent pas. Certains collectionnent même les flammes que les PTT (d'avant La Poste) imprimaient à côté du timbre. La dernière collection en date est celle des billes récupérées dans les cartouches vides d'encre.

La cassette tournait. Maintenant il s'agissait d'un cri. Tout ce que le chanteur demandait c'est que *"la musique sorte aussi fort qu'une tonne de briques"*. Non pas le décibel, pour le décibel mais *« son ampli est son seul cri, son seul abri, son seul missile contre le bruit. »*

Dans la cuisine de Léon le cri fit suite à un bruit de gifles. Deux gifles données par le père à son fils. Et si tout s'était arrêté rien n'aurait justifié l'expression "plus grand face à face de tous les temps".

Les problèmes alimentaires ne sont jamais de simples problèmes alimentaires. Dans la famille Cladel ils étaient immanquablement des problèmes politiques. Surtout pour le père. En refusant de manger des raves le fils laissait apparaître une tendance "aristocrate", inadmissible au siècle des grandes différences, où on n'avait pas le droit de passer du camp du bon peuple qui mangeait sa soupe sans discuter, à celui du muscadin, du mirliflore, du jeune loup, du petit riche qui pouvait faire le difficile.

Exécuté par les gifles, l'enfant sentit qu'on lui enfonçait la rave dans la bouche, puis, toujours les yeux fermés, il entendit sa mère dire :

— Même s'il ne déguste que le bouillon, en laissant sur le bord les raves, ce n'est pas si mal. Pourquoi être si sévère ?

Visiblement elle n'avait pas de conscience politique, ce qui n'étonna pas le père de Léon, venant de la part d'une femme, mais ce qui le surprit lui, et toute la maison est la suite imprévue.

Quercy-La-Clef-Des-Cœurs malgré ses 60 ans s'interposa. Il s'approcha d'abord de son *filhou* et à l'aide de son mouchoir de cotonnade imbibé d'alcool, il répara les dégâts qu'il y avait sur la face, puis se retournant vers son propre fils, vers la face barbue de son enfant de presque 40 ans, il le gifla de toutes ses forces.

Léon pour la première fois crut voir le monde réel.

Claude : Je viens de lire ce que tu as écrit pendant mon absence et je t'avoue que je ne crois pas un mot de cette histoire.

Benjamin: La douceur avait un sens et la violence aussi.

Claude : Mais comment a-t-il osé ce grand-père ? Et le père qu'a-t-il répondu ?

Benjamin : Les femmes surtout se lamentèrent. Puis la vie reprit son rythme avec une après-midi plus calme que prévue. L'enfant resta polisson. Le père s'enferma plus que jamais dans son atelier.

Le grand-père se cala dans un coin de cheminée pour retrouver ses souvenirs. Vingt ans avant, n'avait-il pas, lui aussi, giflé son petit Pierre dans les mêmes circonstances ? Pouvait-il intervenir dans l'éducation de son petit-fils ?

Ce repas étonnait Claude. En particulier les animaux dans la cuisine. Comment admettre un tel état de fait ? Comment imaginer l'absence de trottoirs, la stagnation des eaux usées, la boue dans les rues ? Comment concevoir des programmes scolaires - puisque Léon allait à l'école- n'ayant pas su rendre les personnes plus propres ? Au milieu de la rhétorique, du latin, de l'algèbre et de la physique, y avait-il des leçons de savoir vivre? La vie semble être surtout un recommencement et pourtant tout devient si différent avec le temps. L'étude historique n'est pas là pour nous donner des leçons mais simplement de la modestie. Sachons à la fois que tout est à inventer mais que nous ne ferons pas mieux, mais plus qu'avant, simplement autrement, car aujourd'hui nous savons que "nous nous sauverons tous ou aucun". Pour revenir aux animaux de la cuisine de Léon indiquons qu'ils comprirent aussitôt la tristesse qui s'empara des humains. Même les poules se turent et se blottirent dans un coin sombre de la pièce.

De quel endroit de la maison le justicier avait-il jailli ? De l'endroit où il s'était réfugié après le face à face ?

Parler aujourd'hui d'une cheminée ne peut se faire en référence avec son usage actuel. Autrefois elle était souvent colossale. Toute la famille ou presque devait pouvoir s'installer autour du feu, au cantou [au canton en écriture occitane). Dans la cheminée, des bancs souvent occupés par les personnes âgées assises ainsi un peu à côté du monde et même un lit à baldaquin pouvaient compléter le décor.

Généralement, dans les maisons de la rue Villenouvelle, cette cuisine-chambre était au premier étage, au-dessus de l'atelier et de l'étable du cheval. Au deuxième étage se trouvait la deuxième chambre et au-dessus encore le galetas, royaume des enfants car souvent en désordre. Vérifier à l'achat à qui était le droit de puisage dans le puits commun le plus proche permettait d'éviter la corvée d'eau si pénible.

Une telle maison fut payée 2000 francs environ, vers 1840 par Pierre Cladel. Comme il s'agissait d'une maison qui était dans l'actuelle rue Cladel on peut dire qu'elle était presque dans la campagne, ce qui permit l'achat d'un jardin par très éloigné.

La maison, le jardin, un rêve de toujours pour celui qui veut s'installer.

Dans cette maison donc, Léon vécut ce grand moment qui le fit passer dans le monde adulte. Il se sentit coupable vis à vis de son père, plus que jamais proche de sa mère, décidé à grandir avec son grand-père, qui lui laissera une mentalité "démodée".

L'impatience de l'arrivisme, comme la pratique des malfaçons ne pouvaient rien devant la recherche de l'honnêteté.

Grandir est une question que Benjamin voulait poser à Claude. Comme tous les adultes, il avait envie de lui demander le métier qui l'intéressait mais il préféra poser la question autrement :

— As-tu envie de dire à tes parents : je ne suis plus une enfant.

— Non répondit sans hésiter Claude

— Et toi même veux-tu rester enfant ?

— Je ne crois pas. Je ne suis pas l'élève du fond de la classe et pourtant tous les élèves sont du fond de la classe. Je sais, personne ne veut plus officiellement occuper cette place mais l'angoisse est chez tous. Etre au fond de la classe pour qu'on nous laisse tranquille mais pas pour y être oublié. Etre bon élève est aussi dur à assumer que le contraire. Je ne sais pas si je veux rester enfant ou en sortir mais je sais que je pleure quand j'ai une bonne note car des copines se moquent de moi. Heureusement à la maison on ne me demande pas d'être toujours la meilleure.

L'adulte s'échappa. Il ne savait que répondre car il n'avait jamais réfléchi ainsi au problème, pensant que la vie scolaire était dure uniquement pour les mauvais élèves. Il laissa son crayon, son livre, sa fatigue et s'installa à la terrasse d'un café, Place Nationale. La seule pièce dans la poche ne lui permit de commander qu'un café. Il ne voulait plus entendre parler de rien. Juste regarder les gens qui passaient. Et juste un regard foncé, un regard qui fonçait, juste un éclair et on se dit qu'on a le temps, le temps de la musique, le temps de la respiration. Que ce regard-là vaut toutes les écritures. Que ce regard-là mérite de vous transpercer le corps.

Grandir c'est hésiter. Hésiter peut se transformer en inaction et alors il ne faut plus hésiter.

Juste un regard foncé, juste un regard qui fonçait. Un regard sur une place calme où il n'y avait pas la foire !

Léon grandissait maintenant au rythme des foires de sa ville. Parfois il était avec son petit cousin et à une occasion il décida de l'entraîner loin de la boutique, au croisement de la Rue de la Reine et de la Grand Rue Villenouvelle.

Il voulait lui montrer l'enchevêtrement indescriptible provoqué par l'arrivée des paysans de Lafrançaise, de Falguières et de Molières. Tout à l'observation des animaux et des gens Léon ne vit pas son petit cousin disparaître.

Quand il s'en rendit compte, aussitôt il se mit à le chercher au milieu de la foule, bousculant les uns, interpellant les autres mais sans succès. En désespoir de cause il regagna timidement la boutique, anxieux à l'idée d'annoncer le problème à son père.

En arrivant, quel soulagement ! le petit cousin était déjà là, plutôt gai et donc pas très marqué par les difficultés qu'il avait dû affronter pour retrouver son chemin, lui qui n'était pas de la ville. Mais à croiser le regard de son père, il comprit que ça allait chauffer. En effet, le père entra sans un mot dans la boutique, en ressortit presque aussitôt avec une corde, sauta sur son fils et l'attacha à l'un des anneaux pour chevaux accrochés au mur de la maison.

Léon cria comme il savait crier mais le père pouvait être intraitable car le grand-père n'était pas là.

Prisonnier un jour de foire, un jour de fête, immobile à côté d'une foule, réduit au rang d'animal, honteux vis à vis de son petit cousin, l'enfant ruminait une vengeance, criait à l'injustice et pleurait de ne pouvoir jouer.

Une fois de plus il ne comprenait pas la sévérité paternelle. Ferdinand avait été retrouvé sans mal !

Pourtant Léon supporta jusqu'au soir sa punition, jusqu'à la fermeture de la boutique.

« Une foire qui se termine, une boutique qui ferme et chacun fait ses comptes. Les comptes simples de la vie qui se mesurent en pièces et billets ne sont pas que les comptes bassement matériels d'esprits sans envergure. La fierté du premier salaire ne devrait jamais s'oublier, pas plus que la punition injuste ou l'émotion d'un instant. »

Pour Claude l'heure était au conte, à son conte, à son histoire du jour. Elle la tenait de sa sœur qui était au CE1 et qui lui avait parlé de son faux-maître (traduire son instituteur remplaçant). Elle ne l'aimait pas car disait-elle : *"il ne faisait jamais faire de dictées alors que c'est avec les dictées que l'on apprend tout."*

En discutant dans la cour de récré elle remarqua que son avis n'était pas partagé puisque d'autres enfants de la classe avaient mis au point une stratégie pour que le faux-maître reste.

Claude : Il était une fois des enfants qui voulaient garder un maître. Voici la solution retenue : demander au directeur de l'école qu'il ne le paie pas. Comme l'heure de rentrer en classe sonna le projet ne put être exécuté. Par contre, la porte de la classe franchie, un enfant demanda conseil au faux-maître, en révélant le plan. Alors les enfants entendirent comme réponse :

— L'idée n'était pas mauvaise car sans salaire on est bloqué, mais comme ce n'est pas le directeur qui me paie, je peux partir tranquille.

La morale de l'histoire c'est que le faux-maître continua de jouer son mauvais rôle car il ne voulut pas en dire plus, comme si lui même ignorait la réponse.

Benjamin : Je te remercie d'avoir rempli cette page pendant que je prenais un café. J'en reviens plus inquiet que jamais mais continuons cette rencontre du passé et du présent, loin de ton conte (je le dis sans vouloir te vexer) et près du réel.

Aller de Bruniquel à Montauban n'était pas une mince affaire et la famille Montastruc ne pouvait voir Rose qu'en de grandes et rares occasions.

Jean, frère de Rose, était meunier après avoir été un temps aubergiste et c'était son fils Ferdinand, qui s'était perdu momentanément dans la foule de la foire. Les retrouvailles faisaient plaisir à Rose, la maman de Léon, mais surtout aux deux grands-pères. Entre Quercy-La-Clef-Des-Cœurs et Jean-Jacques Montastruc, la communauté de génération leur offrait des souvenirs de guerre à se raconter. La Génération Napoléon.

Montastruc était clair jusqu'en 1809 mais pourquoi, à ce moment-là, de Toulouse est-il venu se replier à Bruniquel ? Pour une histoire d'amour ? Il ne s'est marié pourtant que 3 ans après ! L'amour a-t-il transformé ce repli, en repli permanent ? N'avait-il pas été un déserteur à la fin de l'épopée ? (il faut oser la question).

Pourquoi répondre ? Valmy et Jemmapes plus les autres grandes batailles de la Révolution c'était son palmarès. S'il refusa de servir l'empire jusqu'au bout n'était-ce pas un signe de clairvoyance ?

Quercy-La-Clef-Des-Cœurs savait qu'en plus du bon républicain, il avait avec lui un solide travailleur. De simple garçon meunier il avait su devenir meunier et avait ainsi légué à son fils un métier. Même si le moulin des Istournels n'était pas le moulin d'un pacha il était maître chez lui et non pas ouvrier à la Gauterie ou au moulin des Ondes. Ces deux hommes ne pouvaient être que des amis solides. Voilà pourquoi en de telles occasions, le petit Léon ne pouvait compter sur le soutien de son grand-père. Ce dernier était à l'auberge voisine pour, un temps, revenir par les bavardages, là où il était allé.

"Le drame et l'inquiétude méritent l'oubli."

Claude : En fait de drame, pourquoi ne pas évoquer celui du film passé à la télé. Les acteurs avaient des noms en ic et un enfant était le héros. Il avait la passion du foot et un jour, il vola l'argent de sa mère pour s'acheter un ballon. Son grand frère l'obligea à rendre l'argent parce que dans la famille on était pauvre. Le petit sans ballon était encore plus pauvre que les plus pauvres. Quand l'enfant rendit l'argent, tous les spectateurs du cinéma devaient pleurer, parce qu'on voyait bien que c'était terrible. D'un côté l'enfant voulait faire plaisir à sa mère et de l'autre il ne voulait plus des boîtes de conserve en guise de ballon. Pourquoi te le cacher Benjamin, je trouve que ta situation n'a rien de dramatique, que tu n'as pas à être inquiet.

Depuis un moment Claude n'avait plus de Canada-Dry et tournait autour de la table en s'énervant. En allumant le magnéto en sortit encore cette chanson au sujet du petit gars de 15 ans qui avait gaspillé sa vie à l'école. Même l'illustré (laissons le mot B.D. aux postmodernes) posé dans un coin était à l'image de l'histoire qui s'écrivait. Dans sa tête une pensée revenait encore :

Il connaissait sa date de naissance, la profession de ses parents, la couleur de ses yeux et peut-être son courage et pourtant elle ne devenait pas dans l'histoire personnage de roman. Peut-être même n'était-elle qu'un prétexte, qu'un jouet entre les mains de Benjamin ? Et si sans attendre elle mettait le monde en musique avec sa clarinette ? Mais où est le monde, du côté du rire ou du drame ? Et pourquoi, de toute façon, tenait-elle tant à rester avec Benjamin ?

Quand, au même moment, le grand-père et Benjamin sont loin de l'action, il suffit d'éloigner l'action de ses lieux habituels pour que peut-être tout le monde se retrouve. En conséquence quittons Montauban. Et direction Bruniquel.

Léon jouait avec Ferdinand Montastruc mais préférait tout de même la compagnie de Jean-Baptiste Eugène. Ils fréquentèrent la même école A Montauban chez M. Vergnes, chantèrent les mêmes chansons et mangèrent dans la même assiette avec le chat. Une des chansons qu'ils hurlaient ensemble venait d'un berger du Haut-Quercy et disait en langue d'Oc : "Pal Pabat et Pal souldat". En français on pourrait faire un jeu de mot sur le pieu qui est une barre et le pieu qui croit en Dieu. En Occitan que peut-on faire ? Constater qu'aujourd'hui cette langue se perd et constater qu'hier cette langue avait sa forme écrite. Qui va croire que Léon et Eugène ne se parlaient qu'en patois comme la plupart des personnes de leur entourage.

En dehors de la langue des bergers, à Bruniquel Léon retrouvait l'Aveyron et un beau dimanche de Juillet les deux enfants faillirent y boire plus qu'à leur soif. Ils connaissaient les dangers des baignades car ils se souvenaient de cet ami de 15 ans qui mourut dans les eaux du Tarn. Cette mort avait été plus qu'un fait divers puisque des personnes en profitèrent pour demander des surveillants, des écoles de natation et des panneaux indiquant les endroits dangereux. Et les noyades ne touchaient pas que les baigneurs mais aussi les pêcheurs. Eugène et Léon pratiquaient cette activité au bord de l'Aveyron où ils trouvaient carpes et anguilles.

Celui qui en ce dimanche de juillet les sauva fut le chien de la famille qui sut s'approcher d'eux, pour qu'en s'accrochant à lui, les enfants regagnent la berge.

Benjamin s'était fait un peu oublier ces dernières pages mais il venait de retrouver tout son calme comme si, d'en finir avec l'histoire de la noyade heureusement ratée, le sortait d'un pénible souvenir. Regardant, pour une fois, Claude il lui dit :

— A ta coiffure soignée on voit le métier de ton père. Quant à ton air toujours courageux et toujours détendu j'avoue qu'il m'intrigue. Pour moi mon drame est dans les mots, dans les pièges qu'ils nous tendent au moment même où ils nous rendent service. Le service rendu est inséparable du piège et inversement. Un jour j'ai distribué à des enfants un dessin avec une légende en occitan (ils n'avaient jamais vu cette langue écrite) et j'ai retenu ces deux réflexions

— c'est la langue du café !

— c'est du français, il y a Macarél !

D'abord notons que pour les enfants le patois n'était pas le mal parler. La honte de son accent, de sa langue, de ses mains pas trop blanches, de son corps mal bronzé, de son métier, de ses parents, de ses origines se construit peu à peu par la vie.

Ensuite parce que par un mot, par un lieu une langue vit. Dire à cause d'un seul mot, il s'agit du français est typique de l'enfant qui veut se rassurer. Il a un texte où il ne comprend rien, il tombe sur un mot familier et vite il s'en sert pour définir le reste.

Dire qu'une langue se raccroche a un lieu (ici un café!) manifeste une volonté de vision plus globale, plus vivante. Mais pourquoi au café ne parle-t-on pas la même langue que dans la vie ? Pourquoi à l'école faut-il parler encore une autre langue ? En prenant un mot ne peut-on se perdre dans sa lecture ?

Preuve qui montre que l'on ne connaît pas la langue que l'on parle car on la connaît trop bien.

L'Aveyron est le nom d'un affluent d'un affluent du "noble" fleuve

Léon avait regagné la berge et, pour le consoler de ses frayeurs, le grand-père, qui discutait à l'ombre des arbres, qui avait entendu le plouf et s'était précipité pour comprendre, décida de lui raconter l'histoire vraie de Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas.

En 1824, quand, en tant que père, il lui donna l'ordre de quitter Montauban pour l'obliger à réaliser son Tour de France, à l'âge de 18 ans, il prit donc la route de Cahors et se retrouva à Lyon deux ans plus tard. Il y rencontra Artois le décidé et participa à toutes les bagarres entre les Dévorants et les Gavots, deux groupes rivaux chez les compagnons. Pour échapper aux poursuites de la police, avec des amis il se réfugia en Suisse.

Pourquoi de telles bagarres ? Tout était violence. Mêmes des gens "bien" se tuaient entre eux dans des duels catastrophiques. Dont le plus connus mit face à face Emile de Girardin journaliste célèbre et député de Castelsarrasin, et A. Carrel autre journaliste de talent.

Pierre Cladel dans le camp des Dévorants, étonnant car ils étaient d'opinion moins démocrate que les Gavots, mais on ne choisit pas toujours son camp à bon escient. Après la Suisse, s'étant fait oublier, il revint au pays en s'installant à Marseille où il resta 2 ans. Il décida enfin de tenter l'aventure difficile à Paris. Il arriva juste avant la Révolution de Juillet, avant les Trois Glorieuses, avant ces journées mémorables qui libérèrent les idées. Ce qui rendit service à bien des affairistes, c'est-à-dire aux bourses de ceux qui voulaient toujours plus. De son côté, Tu-Ne-Sauras-Pas gagnait entre 2 et 3 francs par jour. Il rentra chez lui vers 1831 et, libéré de l'épreuve, il pouvait songer à "s'établir" donc à se marier, ce qu'il fit l'année après. Total : 6 années sur les routes de France. Il n'a pas vécu qu'entre les 4 murs de sa maison.

«Je ne veux pas dire qu'on s'éduque forcément en voyageant. Je veux dire qu'il faut connaître plusieurs langues, plusieurs cultures, plusieurs vies en une et pour cela, changer de place, de mode de vie n'est pas toujours indispensable.

Allez la musique ! Pour que mes mots soient comestibles, pour que ma syntaxe puisse vous transporter dans les villes de votre choix, et à un prix modique, pour que les émotions produites soient remboursées par la Sécurité Sociale, je ne vais plus parler que seul.

L'enfant abandonné dans un fossé, n'a rien à faire de celui qui est venu s'allonger à côté de lui pour lire un bon livre, au sujet du CRI d'un autre enfant du siècle. Celui qui lit ce bon livre a raison de bien s'installer.

Le marchand forain qui est passé, a donné des figues sèches à l'enfant abandonné, et même du melon. Puis, il a ajouté du fromage de chèvre, une fouace et des pruneaux à ce festin de roi. Celui qui lisait le bon livre, bien installé sur le bord ombragé du fossé, était le même que le marchand forain, faubourien de la capitale qui n'avait pas eu peur quand le petit lui avait demandé :

" Que soui poulit ? "

Il n'avait pas compris mais c'était sans importance.

Plus tard, gardant avec lui, cet enfant de la rue, le marchand sauva même un riche. Quand on est pour la fin des oligarchies (comme il disait), et la fin de la guerre, tous les hommes sont égaux dans l'esprit, même si ce n'est pas le cas dans la vie ! »

Claude : Quel est ce personnage qui depuis quelques pages parle avec des guillemets ?

Benjamin : Il doit se croire seul. Ou il fait semblant de ne pas nous voir

Claude - Tu crois qu'à l'école de Léon on jouait à cache-cache ?

Les années d'école de Léon avaient commencé au petit séminaire suite à la décision commune de la mère et de la grand-mère. Et Quergy-La-Clef-Des-Coeurs était malheureux comme les pierres pour plusieurs raisons. D'abord son espiègle avait-il au moins sa ration de vin quotidienne ?

De plus, le petit était pensionnaire, et pour venir le voir il fallait passer par le parloir. Et qui trouvait-on au parloir ? Toutes les femmes riches de la ville. Dans une telle ambiance il ne pouvait même pas profiter de brefs moments de rencontre avec son *filhou*. Il avait réussi cependant à trouver une solution pour le voir d'une autre façon. Un coin de la clôture était démoli et de là une partie de la cour de récréation apparaissait aux regards des curieux. Le grand-père devint un curieux.

Ces combines ne pouvaient suffire. Il fallait prendre une décision. Une évasion ! voilà la seule solution digne de sa carrière militaire.

En conséquence, au parloir suivant, il mit au point avec Léon, une stratégie infaillible. Le complot était simple à exécuter et si l'enfant suivait à la lettre ses consignes, son pépé allait le sortir des griffes de la superstition.

Le jour J, à l'heure dite l'évasion réussit, l'enfant s'échappa avec son grand-père, sur le dos d'un cheval.

Suite du plan : repli sur la propriété de Ville-made. La victoire était assurée sur toute la ligne. Si ce n'était pas Iéna, c'était Marengo. Mais La-Clef-Des-Coeurs n'avait pas élaboré de plan pour la deuxième partie de la bataille. S'il avait l'habitude d'affronter des généraux, comment se confronter aux femmes qui allaient contre-attaquer.

Benjamin : Ils se battaient. Protestants contre catholiques, les rouges contre les blancs, les Gavots contre les Dévorants. Bien sûr les enfants jouaient aussi à cache-cache et allaient au théâtre pour y rencontrer des personnages disant : «Oser vouloir, tel est l'essentiel.» Oser dire oui, oser dire non.

Ce jour-là, sortant du théâtre le groupe d'enfants s'agita et dans un coin une dispute se déclara. Pendant le spectacle, une élève avait fait punir, deux bavardes qui l'empêchaient de suivre la pièce et les deux bavardes se vengeaient pendant que le maître était à l'écart.

Elle essayait de répondre aux injures mais visiblement elle n'était pas à la hauteur. En fait elle se sentait coupable, coupable d'aimer le théâtre, coupable d'aimer la musique, d'avoir adoré Zéro-en-Chiffres, coupable de réussir aussi.

J'avais envie d'intervenir, non pas pour la défendre (ce service rendu aurait été bien mauvais), mais pour dire aux deux bavardes que l'injustice n'était jamais la solution. Il n'était ni juste qu'elles aillent au théâtre contre leur gré, ni juste qu'elles dérangent ceux qui étaient là par plaisir. Dans les deux injustices l'une était-elle plus injuste que l'autre?

J'avais envie d'intervenir, non pas pour la défendre mais parce que les injures que j'entendais me faisaient mal.

Puis le prof arriva et tout rentra dans l'ordre. Je vis les ennemis se réconcilier sans rancune. J'ai imaginé qu'après la dispute elles se sont installées au bistrot d'en face pour s'offrir une menthe à l'eau.



Jeanbon Saint-André
Dessiné par David

La mère et la grand-mère de Léon ne contre-attaquèrent pas en portant de la menthe à l'eau. Elles arrivèrent à la propriété de Villemade, y découvrirent le petit, firent la morale au grand-père qui céda sur le champ. Alors il se rebaptisa : il n'était plus qu'un *Zéro-En-Chiffres*.

De retour dans son séminaire, Léon passa pour une bête étrange.

Pendant les cours d'histoire par exemple.

Personne ne voulait lui parler de Jeanbon St André. Pourtant son arrière-arrière-grand-mère en était la grand tante et c'est bien la preuve de son existence. Une autre fois, revenant d'un petit séjour chez lui, il demanda des renseignements au sujet d'un personnage, encore vivant, que son père venait de rencontrer du côté de Tarbes. On lui fit préciser son nom et l'enfant qui n'avait que 7 ans se souvenant très bien répondit : Barère de Vieux-sac. Il se fit alors rappeler à l'ordre, d'abord parce qu'il s'agissait sans doute de Barère de Vieuzac et parce qu'ensuite, ce petit curieux ferait mieux de penser à son oncle mort guillotiné sur la place de Montauban A cause des Barère, Jeanbon et autres affreux personnages du même acabit.

Il entendit très bien, ses maîtres dirent entre eux:

— Le père de ce petit devrait faire attention à ce qu'il dit devant son fils, sinon comment voulez-vous que notre éducation porte ses fruits. Il faudra en dire deux mots à la mère.

Alors l'enfant, partit dans son coin en s'efforçant de graver encore plus dans sa tête, la conversation qu'il avait entendu à table, chez lui. Et d'abord, il se promit de savoir pourquoi en 1842, un général était en même temps conseiller, pourquoi il était maintenant dans les Pyrénées, et pourquoi son père était si fier de cette rencontre avec ce vieux personnage symbolique.



Barère de Vieuzac

« Léon poussait sa roue avec son bâton, et son chien le suivait en sautant partout. Par la fenêtre, sa mère le regardait en se disant : "Et si la roue de l'histoire pouvait s'arrêter maintenant !"

L'enfant ne voyait pas que cette roue était à l'image de la vie qui passe.

Moi, devant cet enfant, sa roue, son bâton et son chien, je laissais remonter dans ma mémoire cette chanson où il était dit que, sans sa femme, sa guitare et son chien, le chanteur n'était rien. La femme pour aimer, la guitare pour chanter et le chien pour oublier.

Le chien pour aimer, le bâton pour travailler, la roue pour jouer.

Quand on commence à se dire que ce qui vous arrive, vous est déjà arrivé alors on est vieux. L'enfant pousse la roue comme des milliers d'enfants avant lui, or il croit qu'il est le premier à pousser la roue. L'enfant commence le monde par ce qu'il fait. Moi je le commence en reculant, en découvrant qu'avant moi, on avait déjà fait ce que je fais. Je ne sais jusqu'à quand je reculerai et je me console en me disant que c'est là mon enfance à moi. Plus je fais des choses et plus je m'aperçois qu'elles ont déjà été faites. Seulement je m'inquiète un peu, de temps en temps, car je me suis aperçu que le chien n'était plus là.

Ce chien pourtant pouvait aussi bien nous faire penser au 16ème siècle qu'au moment présent. Ce chien dont il est dit *"de nous deux qui était le maître, nous ne l'avons jamais bien su"*

Ce chien dont il est dit : *"Si tous les chiens du monde voulaient s'donner la patte, tout autour de la terre, ils feraient une fête."*

Laissons-là, chiens, chats, vaches, cochons et revenons sur terre en y supportant notre âge.»

En fait de vieux personnage, celui qui traverse la mémoire de Benjamin nous oblige à partir pour le 16ème siècle. Tu vas t'inquiéter à juste raison. Pour sentir cette période historique si reculée ton jeune âge est un handicap. A l'école, Benjamin avait entendu longuement le nom de Montaigne. Au fond de lui-même, il souffrait.

Cladel avait comme livre de chevet un Discours de La Boétie écrit en 1550 ! (livre qui ne fut pas public du vivant de son auteur). Il révélait trop une révolte populaire qui venait d'avoir lieu à Bordeaux et dans la région. Ce *Discours de la servitude volontaire*, composé en l'honneur de la liberté, contre les tyrans, sonnait à la gloire de 130 condamnés à mort. Il s'agissait de révoltés refusant un impôt que le roi voulait qu'ils payent. Bien sûr, comme tout livre, il ne sonnait pas qu'à leur gloire. Cela signifie que La Boétie pour vivre encore un peu (il est mort à 33 ans) écrivit des choses plus sages et laissa à l'ombre son discours. Le chef des révoltés, Tallemagne, fut capturé et rompu vif. On a perdu le sens de ce verbe rompre qui, pour fonctionner, avait besoin de 4 chevaux attachés aux 4 membres d'un individu. Les chevaux s'élançaient et laissaient tomber au sol les restes du corps. Et rien ne doit séparer Tallemagne et ses 15.000 révoltés, de La Boétie et de son texte. Rien ne doit séparer La Boétie et son ami Montaigne du reste du monde dans lequel ils devaient tout de même vivre. Tous les hommes ne sont pas le même chaînon de notre histoire. Par Cladel et, nous aujourd'hui, une chaîne nous raccroche à ce cri de 1550 : "Vive Guyenne". Cette chaîne n'existe pas par le fait du hasard. Peut-elle nous rendre plus obéissant que nous le voudrions ? Repense à ce verbe rompre : le révolté est rompu par ses bourreaux, lui qui voulait rompre ses chaînes et nous qui pour l'aïdons créons une chaîne... de solidarité.

Claude : Dans la chaîne des Pyrénées, j'y aime surtout le Canigou, le cirque de Gavarnie et le calme. Même ma sœur y devient plus tranquille. Et j'aime aussi l'écho.

Benjamin : Tarbes est une étrange ville à marier avec Montauban à moins que Nîmes ne passe avant. Entre la statue de Danton, la rue Barère et la mémoire d'un écrivain sans exemple (I.D.) on a du mal à voir les Pyrénées. Tarbes est pourtant, un bout de la France, une frontière, un passage. Avec le Tarbes de sa jeunesse Barère n'avait pas une ville capable de satisfaire ses ambitions aussi venait-il à Montauban rencontrer les "savants" de l'Académie. Puis Tarbes, à l'inverse de Montauban, fut bien servie par les événements politiques qui suivirent la guerre de 1870. La ville s'est agrandie autour d'un arsenal tandis que Montauban se laissa vivre avec quelques casernes. Maintenant il faut inverser la relation. Si le Montauban d'aujourd'hui a encore un Jeanbon St-André, qu'il aille à Tarbes pour se faire une santé !

Tarbes est vraiment une ville étrange et le mariage avec Montauban a déjà existé. Le maire de cette ville, pendant un moment (entre 1970 et 1979), venait à Montauban pour y diriger les réunions d'un parti politique. L'histoire des croisements entre les deux villes n'en est qu'à son début.

Claude : Oui, mais il n'y a pas que Tarbes : et Lourdes et Foix, et St-Beat et Montségur. Et les hommes que tu évoques ?

Benjamin : Surtout il a dit : *"Les enfants qui naissent ne connaissent rien de la vie, pas même la grandeur."* Lui et d'autres, lui et ses amis, et aussi lui tout seul, loin des Pyrénées

Claude : Il reste à y écouter, au moment des grands orages, l'écho, pour comprendre comment entrer dans un autre monde.

Qui, en ce premier janvier 1848, pouvait imaginer que l'on entrerait dans une autre époque ?

La vie allait son train. A Montauban, notre studieux Cladel, pouvait lire deux nouveaux livres parus chez M Forestié neveu et Compagnie dont l'un parlait de Jeanbon St André et dont l'autre prouvait que les poètes étaient en bonne place dans la société de l'époque. En effet Gustave Garrisson se distinguait par des vers dont ces deux :

*« A l'heure sérieuse, ou la lutte commence,
Je veux entendre encor les voix de mon matin. »*

Et la lutte sérieuse allait commencer le mois suivant quand, Gustave Garrisson, laissant la poésie, se lança dans une campagne électorale comme cet autre poète national qui osa se présenter à l'élection présidentielle de décembre 1848.

A ce moment là, Léon devait être beaucoup plus sensible aux froids de cette fin janvier qu'aux résultats des élections. Le thermomètre presque en permanence en dessous de zéro, la neige présente toute la dernière semaine du mois et même les bords du Tarn qui commençaient à geler ! Personne ne peut nous dire si pour se donner du courage et des forces il pouvait s'acheter du vrai chocolat Mennier qui se trouvait dans les pharmacies et dans les épiceries. Il devait savoir par contre qu'une réalisation de son quartier faisait la gloire de la ville : la création de la crèche qui en 5 mois d'activité avait assuré 1508 journées d'enfants de femmes qui travaillaient et se conduisaient bien. La France faisait des progrès et même la duelomanie connaissait une accalmie. Un Tarn et Garonnais, Léon de Maleville venait d'apaiser les ardeurs de deux personnes qui voulaient s'affronter en duel : Emile de Girardin (encore lui) et le duc de Morny. Si, comme Carrel, ce dernier avait succombé face à Girardin, la face de la France en aurait peut-être été changée !

« Une histoire de révolution est une histoire de tonnerre et dans la nuit, le tonnerre terrorise. »

Claude : Tu tiens à me faire peur ?

Benjamin : Tous les enfants ont des histoires de tonnerre.

Claude : Dans la tienne tu vas me dire que pour en finir avec le tonnerre, tu l'enterres ?

Benjamin : Par une nuit sans lune, au milieu d'une forêt sans arbre, une chèvre jouait à la marelle. A quatre pattes et dans l'obscurité (elle avait laissé ses yeux de chat à l'écurie), je ne vous dis pas la difficulté de l'entreprise ! Heureusement, des éclairs terribles qu'elle attendait chaque fois pour bien sauter, éclairaient son parcours. Pour continuer plus facilement, elle décida de se mettre sur deux pattes et d'enlever son masque. Dans la lumière de l'éclair suivant, des observateurs reconnurent la princesse.

Jacques Bonhomme sans carte IGN, et donc perdu au milieu de la forêt sans arbre, vit lui aussi la jeune femme et il s'écria : Marianne, Marianne ! Alors le rideau se baissa, les acteurs s'avancèrent et saluèrent au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Claude : Et la pièce de théâtre avait pour titre "La peur était au rendez-vous" !

Benjamin : Tu as deviné. La salle s'éclaira, les acteurs saluèrent encore puis tout redevint obscur et enfin tout se ralluma une dernière fois.

Claude : Et 300 spectateurs heureux regagnèrent leurs demeures. Un peu de leur temps avait passé et quand la vie est un temps triste, ce temps de l'oubli était du temps gagné. Comment tous les jours bien faire ? Comment croire que chaque matin est un grand jour ?

Sans s'éterniser sur ce mois de janvier 1848, passons rapidement à celui de février. A Paris à la fin du mois, une révolution renversa le roi et installa la République.

Comment Léon apprit-il cette nouvelle ? Dans le petit séminaire ou le matin avant d'y entrer ? De toute façon le résultat est là : dans le séminaire il se précipita sur les cloches et les fit sonner à toute volée pour exprimer sa joie. Il avait seulement 13 ans. Son grand-père, mort depuis un an, n'a pas pu voir se réaliser sa prédiction, le retour de la République. Il n'a pu entendre les cloches de son *filhou*. Comment vivre le rêve d'un être cher qui ne peut être à vos côtés ?

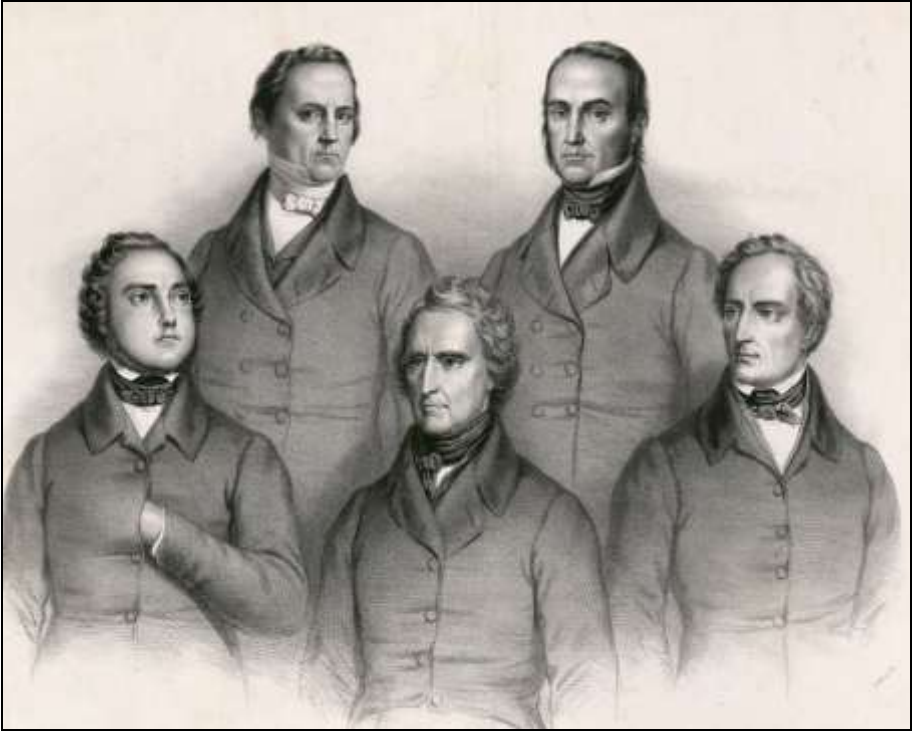
Léon, fut-il le seul agitateur ? Ses autres camarades ne devinrent pas écrivains et on ne peut donc connaître leurs exploits mais dans l'autre établissement scolaire de la ville, le collège, plusieurs élèves pensionnaires écrivirent dans leurs familles pour évoquer les désordres qui s'y produisirent. L'un d'eux déclara six mois après, au moment de la distribution des prix, donc dans un cadre officiel :

« Si la République a existé quelque part c'est surtout dans l'enceinte des collèges. »

Et les collégiens décidèrent de donner la valeur des livres de la distribution des prix à la République.

De son côté, Léon, exclu du petit séminaire (la punition la plus grave devait paraître même insuffisante aux responsables de l'école), allait pouvoir rejoindre le collège de Montauban (puis celui de Moissac) et sa mère dut être sensible aux propos du directeur :

« Les triomphes que nous avons au Bac cette année comme les années précédentes donnent au collège une bonne réputation à la Faculté de Toulouse. »



Les dirigeants de la république en 1848

Claude : Léon a tout fait si bien, qu'il ira aussi à la fac de Toulouse mais pouvait-il être préoccupé par le problème de la drogue ?

Benjamin : Qu'est ce que tu appelles le problème de la drogue ?

Claude : Tu sais très bien. Certains se droguent pour imiter les autres, d'autres le font parce qu'ils disent que ça leur fait du bien. Ceux qui disent qu'ainsi ils se démolissent, et ceux qui se droguent et ne disent rien car au point où ils en sont il n'y a plus rien à dire, ne son pas mieux. Au milieu de tout cela quelle position tenir, quel raisonnement avoir ?

Benjamin : Une histoire d'automobile me vient à l'esprit, une automobile toute neuve qu'un ami, contre le désir de tous, entrepris de repeindre avec le plus mauvais goût possible. Quel massacre ! Et lui était fier de la liberté qu'il venait de se donner. Sa voiture, tout le monde pouvait la repérer. Par contre personne n'aurait osé la conduire de peur de se voir attribuer personnellement l'image que la voiture colportait. Il y avait du noir, du bleu, du jaune, des dessins tristes, et même sur une portière une devise : "de l'eau passe, rien que de l'eau passe, toujours de l'eau passe."

Cependant il n'est pas devenu maître de sa voiture.

Claude : Ton histoire d'automobile ne me dit pas ce que je dois faire devant mon ami qui n'a même pas une moto, mais qui se pique !

Benjamin : Au départ tu me dis que tu ne me demandes pas de solution puis tu me présentes même un cas précis ! Raisonner sans conseiller, chercher sans démontrer, parler sans vouloir convaincre, tout cela est-il possible ? Ne t'inquiètes pas je ne vais pas reculer.

Léon, fier de ne pas avoir reculé, fier du coup public qu'il venait de réussir, fier de la nouvelle liberté ainsi acquise car pour une fois la punition (l'exclusion du séminaire) était une joie, alla peut-être fêter cela dans le salon qui, au coin de la Place de l'Horloge, vendait des glaces diverses, des sorbets, des limonades, des eaux frappés, des punchs à la romaine et même des fromages glacés. Généralement il est vrai il préférait les bals ou autres festivités de ce genre. Le cirque était à la mode mais par contre les événements politiques ne permirent pas le succès des soirées musicales. Rossini et Donizetti échappaient aux préoccupations du moment.

Dans le paysage visuel montalbanais, un sujet provoquait d'interminables discussions : le pavage de la Place nationale. Conserver les galets de rivière pour ne mettre des dalles en pierre de Caylus que sur les lieux où il y avait pesée ? Daller 3 couverts sur 4, gardant le quatrième fait avec des cailloux posés dans un bain de chaux ? Tout daller.

Pendant ce temps, le besoin en fontaines publiques continuait d'être pressant !

De toute façon pour sauver de la misère bien des travailleurs, il fallait lancer des chantiers et pour les payer une souscription fut annoncée. La Veuve Cladel ne manqua pas de faire un geste de charité chrétienne et donna à cette occasion 1F.

Léon de son côté continuait de se passionner pour deux choses : la révolution et son look personnel. Comme ceux de sa génération il devait lire avec enthousiasme les textes de Jeanbon Saint-André que l'on republiait en cette nouvelle période et celui en particulier où il fit décréter les formes du drapeau national.



Adoption définitive du drapeau tricolore inventé
par Jeanbon Saint André en 1792

« Décréter pour répondre à un problème ? Décréter pour se donner un drapeau ? Et qui demande le décret ? »

Benjamin : Ecouter les citoyens avant de lire les décrets. Même si tu écoutes ton amie, il faut encore l'écouter. Ses souffrances sont aussi les tiennes, les miennes, et l'écouter c'est aussi s'écouter avec la différence que pour elle y a urgence. Et je l'écouterai, non pas au nom de la démagogie qui pousse parfois à écouter pour ne pas se prononcer, mais pour de bon. La question n'est pas de caser au détour d'une phrase un discours sur les dangers de la drogue car elle est bien placée pour les connaître. D'abord cessons d'avoir honte de nos souffrances.

Claude : Je veux t'entendre dire si oui ou non tu es pour la légalisation de la marijuana

Benjamin : Au secours la loi, aide-moi ! Dans ta classe il peut y avoir deux lois. Celle mise au point par le collectif de classe (tout enfant injuriant un autre enfant est tenu de s'en expliquer devant tous et peut si nécessaire recevoir un blâme) et celle fixée par les autorités "compétentes". A côté de ces deux lois, on trouve en plus les opposants aux lois, les partisans de l'autodiscipline qui peut se transformer en autodestruction. A force d'écouter la télé des conformistes croient qu'ils choisissent les clichés auxquels ils obéissent. Et je n'ai pas encore répondu !

Claude : J'ai remarqué aussi.

Benjamin : Et tant pis si je prends encore un autre détour. Je ne lutte pas pour le bonheur des hommes mais pour qu'ils soient de moins en moins honteux des capacités qu'ils ont à régler eux-mêmes (donc avec les autres) leurs problèmes. Par exemple, celui qui porte une porte doit comprendre qu'il peut tout seul couper des cheveux sur la tête d'un chauve.

Léon aimait les beaux cheveux et les beaux costumes. Il n'aurait pas pris le drapeau national pour se couvrir les épaules dans des bals ou des fêtes parce que son apparence en aurait souffert mais il savait donner à ses costumes un air politique. Il poussait si loin cette obsession de la vie et de la politique que quand les Immuables, en pleine Deuxième République, organisèrent un bal il se promit d'y faire un tour en bonne compagnie.

Ce jour-là il soigna sa présentation. Il avait un costume dernier CRI avec à la boutonnière ... une rose rouge. Chez les Immuables, on n'aimait pas les roses rouges. On préférait les œillets blancs. Léon savait cela car quand on s'appelle les Immuables, on veut ainsi signifier sa fidélité au principe du roi. Voilà pourquoi le Blanc, couleur royale, fut emprisonné avec soin, par les révolutionnaires, entre le bleu et le rouge du drapeau. Le rouge devant, lui, flotter librement au vent.

Quand il entra, ce samedi là, dans la salle, en compagnie de sa rose rouge, il sentit son pantalon collant plus collant que jamais et son nouveau frac plus voyant que tout. Il sentit qu'entre une scottish et un quadrille on allait lui régler son compte. Sa provocation avait dépassé les limites admissibles chez les muscadins.

Ce soir-là, il avait soigné particulièrement son costume et réussit le tour de force de ne pas l'abîmer. Ce n'est pas la musique qui avait réussi à adoucir les mœurs de ses ennemis mais l'intervention adroite d'une femme, une amie de la famille. Sans nul doute, Emilie, voyant qu'il n'avait que quelques poils sur sa lèvre supérieure, dut penser qu'il était préférable de sauver ce provocateur avant qu'il ne soit peut-être défiguré à jamais. Emilie dans sa jeunesse fit soigner un moineau par un enfant prodige.

Et en sortant quelqu'un dut se dire :

« Pour être belle, elle était belle. J'aurai voulu être les arbres du bord des routes pour la regarder passer. J'aurai voulu interroger les nuages pour savoir si, à sa vue, ils ne se poussaient pas un peu pour lui laisser le soleil. J'aurai voulu écouter ses disques pour que mon cœur s'émotionne au rythme du sien. Et je me voyais même devenir son livre de chevet pour lire dans ses pensées.

Et ma voiture roulait, sous les arbres de la route, et mon autoradio crachait sa marchandise habituelle, et la pluie continuait d'assombrir mon esprit. Mais tout à coup la voiture perdit son ronronnement familier, la route sembla moins sympathique et les messages de l'autoradio plus idiots que jamais.

Pour faire taire le *Réalistic* pas cher, acheté chez Tandy, en promotion naturellement, il a suffi de tourner le bouton. Mais la voiture, pas question de l'arrêter, pas question non plus de négliger ce bruit du moteur qui faisait penser qu'il ne tournait que sur 3 pattes. La nervosité avait baissé alors que nous étions loin des Pyrénées. Pas la moindre bosse en perspective et pourtant ma tire ne tirait plus.

Tout en continuant de rouler je me disais :

— Après une carrière aussi exemplaire que la sienne elle ne va pas me lâcher aujourd'hui en terre inconnue. Elle avait su tomber en panne d'essence en face des pompes, être la plus poire de toutes les voitures et la plus active du canton. Elle avait toujours annoncé sa soif d'eau au bord de torrents limpides, et la voilà qu'aujourd'hui elle tentait bêtement de se laisser mourir. Peut-être que la traversé du grand vignoble d'Armagnac lui donnait de mauvaises idées ?

Et en effet après Nérac tout s'arrangea et mon esprit y repensa. Pour être belle ! elle était belle ! Hélas ! je ne la connaissais que par hasard.»

"Si par hasard je trouve un amour comme celui qu'avait trouvé mon oncle, que se passera-t-il ?"

Puis à moitié enthousiaste, Léon repensa aux amours d'un carrier de Bruniquel qui eut autrefois une vie très mouvementé. Il n'était pas du genre à se demander si les pantalons collants faisaient plus d'effets que les pantalons bouffants.

Toute sa jeunesse, il avait tenté de rendre la pierre convenable aux maisons. A l'école des carrières, il devint fort et même très fort. Il partit alors sur les routes, pour chercher l'homme qui pourrait le battre. Longtemps il marcha, et longtemps il se battit, et longtemps il chercha, mais, rien à faire, dans tous les champs de lutte jamais ne se présenta l'homme capable de le battre.

Il alla donc ainsi, mâchonnant une paille entre ses dents, et faisant voler au vent sa chevelure d'or très peu conforme aux chevelures de son pays.

Bien sûr tout a une fin mais quelle fin ?

Quand le jeune carrier reparut dans les arènes après quelques semaines d'absence, il avait changé. La foule comprit qu'elle avait perdu un héros mais aucune gazette du genre Franche-Du-Manche ne pouvait en donner l'explication. La foule cria pour dire au héros : "soigne-toi, va te soigner avant de revenir te battre". Mais le malabar d'hier ne voulut rien entendre. Bien plus tard, on sut que le mal qui le rongait n'était rien d'autre que l'amour.

Léon, préféra penser à autre chose.

Pour penser on ne suit pas toujours les autoroutes à péage avec sorties numérotées. Et Benjamin, toujours soucieux de faire ce qu'il disait et de dire ce qu'il faisait, ne voulait parler qu'aux instants décisifs.

Même avec, dans la poche, un billet pour aller le soir au cinéma, jusqu'au moment de son installation dans la salle, il refusait d'être certain d'y être présent. Il appelait cela la disponibilité. D'autres disaient le refus de l'engagement.

Benjamin : Je m'engage avec enthousiasme et réserve. Je ne fais pas l'un ou l'autre mais l'un ET l'autre. Je suis engagé avec enthousiasme dans un combat sans merci, contre la drogue, pour sauver des vies humaines, et jamais tu ne m'entendras dire que la drogue est un fléau de la jeunesse moderne. Je combats la drogue sans la déclarer comme étant mon ennemi.

Claude : Tu veux dire que la drogue c'est à cause du chômage ?

Benjamin : Si comme certains, je déclare que le problème de la drogue c'est le problème de la crise de la société alors je m'échappe.

Claude : Et tu m'échappes !

Benjamin : Trois fois non. Un écrivain aux belles moustaches a crié quand sa petite-fille est morte d'une overdose et il avait raison. Il faut traiter le problème de face... et savoir le frapper par le côté. De face, en disant non à la drogue, et frapper sur le côté en disant, parbleu, je peux en sortir !

Claude : Tu devrais m'écrire un livre sur la drogue.

Benjamin : Tu ne m'as pas compris, sinon tu aurais dit : je vais écrire un livre sur la drogue. Mais revenons à Léon s'amusant à repérer les charlatans de son siècle, à repérer des hommes sans importance.

Sur le journal du jour, il se mit à sourire devant des publicités comme celle-ci :

« On donne 10.000 francs à celui qui prouvera que l'Eau de Lob ne fait pas repousser et épaissir les cheveux sur la tête des chauves. »

En attendant, on pouvait acheter à un parisien un flacon de cette merveilleuse eau pour le prix de 5F. Un instituteur gagnait lui 400F par an avec le logement !

Bien sûr à 14 ans on peut croire qu'on ne pense pas aux têtes chauves pourtant la question de la coiffure est bien souvent une question centrale pour la jeunesse. Plus tard la chevelure de Cladel sera toujours très longue, plus longue que celle des chanteurs des années 60, annonçant avec humour : "Cheveux longs, idées courtes".

Puis il rêva à une autre publicité en direction des cancéreux. Ces derniers eurent la chance de voir passer à Montauban un médecin de Montpellier qui guérissait cette maladie naguère incurable, mais rien n'avait été prévu pour annoncer fortement son passage.

Même sous la nouvelle République les charlatans continuaient leurs œuvres !

Toutes nos histoires personnelles s'imbriquent avec l'histoire de tels charlatans, avec l'histoire de sa ville, avec l'histoire du pays et du monde.

Léon était d'une ville qui s'appelle Montauban et en 1851 il ne pouvait pas être insensible à ce qui s'y passait. D'ailleurs n'est-ce pas l'histoire de France et la création de la Deuxième République qui changea son destin en le faisant sortir du séminaire !

La vie de son grand-père n'était-elle pas traversée en premier lieu par la grande Histoire !

Claude : Les adultes ont trop de choses dans la tête. Ils regardent trop la télé. Ils imaginent nous conduire vers leurs propres erreurs. Parfois ils nous aiment bien mais à cause des soucis, ils se disputent. Par exemple, chaque fois qu'on part en vacances, alors que tout le monde devrait être content, mon père crie toujours après ma mère qui n'est jamais prête. Bien sûr que je me dispute avec ma sœur mais pour des raisons bien simples. Elle ne veut jamais m'écouter. Moi, j'ai peur que la sorcière me prenne mon premier enfant. Je ne crois plus comme autrefois que le feu c'est de la fumée parce que je ne veux même pas savoir ce que c'est que le feu. Je me demande s'il faut que mes parents soient fiers de moi. J'ai de mon côté de la fierté quand je pense à eux, mais je ne sais pas si je dois faire comme ils ont envie que je fasse, ou comme j'ai envie de faire.

Une seule fois j'ai été très en colère et j'ai dit à ma sœur : "il faut qu'on change de parents". Et pour une fois elle a failli être d'accord mais au bout d'un moment elle a répondu : « et qui jouera le soir avec moi ? »

Alors je me suis calmée car elle avait raison. Et je me suis promise de ne plus me mettre en colère pour ne pas avoir à donner raison à ma sœur.

Voilà que je rêve, alors que je n'ai pas encore choisi le pantalon de la journée, alors que mon café au lait se refroidit et à l'heure du départ pour l'école ! C'est grave, que je me lève.

Benjamin : Tu ne peux pas t'écarter de la Grande Histoire. Elle frappe tranquillement à ta porte au moment de tes grandes joies. Puis tu la quitteras parce que tu seras déçue et tout le monde autour de toi n'en feras pas de même.

En 1851 un événement grave allait se produire avec des répercussions importantes dans les villes de France et particulièrement celles du Midi.

Cet événement ne fut pas sans conséquence pour la vie de Benjamin car dans sa jeunesse il eut l'occasion de lire à plusieurs reprises (il s'agit du premier livre dont il fit plusieurs lectures) : *Histoire d'un Crime* signé Victor Hugo. Le crime était l'assassinat de la République le 2 décembre 1851.

A Montauban, les républicains, en apprenant la nouvelle du coup d'Etat, se réunirent pour organiser la riposte. Léon était présent comme chaque fois que la ville s'animait. D'ailleurs la salle de réunion de la rue Saint Louis n'était pas loin de chez lui.

Lui, si jeune fut attiré par le plus vieux de l'assemblée, l'homme à la barbe blanche et qui s'appelait Quatre-Vingt-Neuf. Une fois de plus avec le surnom, le sens coule de source. Doit-on dire le surnom ou le sobriquet ? Il ne pouvait être qu'un combattant de 1789 et en 1851, même si, comme Léon il commença à se battre à 16 ans, il devait avoir 78 ans. La mémoire en 1987 circule dans les circuits informatiques et s'y glace. En 1851, elle circulait dans de telles réunions.

La mémoire est d'abord un lieu et pour un citoyen d'abord sa ville. Dans le bâtiment où se tenait la réunion on y entendait encore les chefs huguenots de 1621. Et on entendit de fait, non pas les armées du roi Louis XIII mais la brutalité d'un commandant d'infanterie qui venait faire vider la salle.

D'un côté le geste solennel du vénérable citoyen et de l'autre un homme qui dégaine et ordonne.

La force ne s'arrêtera pas là puisque la nuit suivante, des arrestations se produisirent. Et Léon sera encore présent quand, sur la Place d'Armes, on installera les prisonniers (un docteur, un avocat, un philosophe et notre ancêtre) pour les envoyer ailleurs. Quel spectacle ! Quelle injustice !

Comment ne pas CRIER dans de tels cas

Quand Claude se lève et que Léon crie c'est que nous arrivons à la fin de cette rencontre et pour ceux qui persistent à rester présent malgré les embûches Benjamin voulut offrir cette leçon de confiance.

Dans une petite gare, de la fenêtre de son wagon, il vit sur le quai un groupe de 5 personnes âgées (entre 60 et 70 ans) qui, visiblement, avaient un air de famille. Elles surveillaient les portières mais, en fait, personne ne descendait.

L'un d'elles déclara :

— on s'est peut-être trompé d'heure ?

L'autre plus pessimiste :

— je pense qu'on s'est plutôt trompé de jour.

Le troisième, le plus âgé, alla plus loin :

— Je vous dis qu'on s'est trompé de semaine.

Tous continuaient pourtant de surveiller le train mais le chef de gare annonça :

— attention à la fermeture automatique des portières.

Alors le quatrième déclara :

— Il nous faut revenir dans une heure, il y a un autre train.

Et la seule femme ajouta, d'un air aussi calme que les autres : et si on avait mal lu le nom de la gare ?

Le train démarra lentement et, regardant une dernière fois ce petit groupe seul sur le quai de la gare, Benjamin se demanda comment personne n'osa mettre en cause le voyageur attendu qui avait peut-être eu un accident ou un empêchement !

Il fallait, sans doute, que le personnage attendu soit extraordinaire pour mériter une telle confiance.

Si ce livre était sponsorisé il vous dirait que la scène se passait à Rivesaltes.

Et parce que ce livre est l'histoire d'un enfant il va se terminer avec ce qui clôt définitivement l'enfance. Pour un garçon, une date reste décisive, le moment où il doit accomplir ses obligations militaires.

Pour Léon devenu grand, nous sommes donc en 1856. Entre 1852 et 1856, Cladel a dû déménager, suivre son père à Lalande, partir au collège de Moissac (d'autres disent qu'il passa aussi au petit séminaire), puis à l'université et, après des études pas très studieuses, (il resta à Toulouse un an et n'entra à l'université que pour l'examen affirme-t-il!), son père le plaça second clerc de notaire. Mais venons-en directement à ce tirage au sort.

Tous les jeunes ne partaient pas faire le service militaire et pour savoir ceux qui partaient on tirait au sort. Les nombres impairs partaient et les pairs restaient. Ce système existait pour une raison bien simple, toujours la même : favoriser les riches. Pour la comprendre sachez qu'on pouvait s'acheter un remplaçant. Ainsi l'injustice réussissait aux pauvres ! Si un pauvre ne partait pas, il pouvait gagner de l'argent en se faisant payer pour remplacer un riche ! Tandis qu'un pauvre au nombre impair, non seulement il n'allait pas pouvoir vivre de son travail mais en plus il n'aurait pas le petit supplément financier de son compagnon chanceux.

Ah ! J'oubliais, le service militaire durait 6 ans et un remplaçant se payait 3000 F ! Pour corser le tout - c'est encore écrit dans les livres d'histoire - la France était en guerre contre la Crimée. Qu'allait-il se passer pour Léon ?

Quand on est enfant, on veut toujours faire un jardin, défricher une terne, ouvrir les ponts. Et quand on trouve un adulte qui t'écoute, qui laisse ailleurs ses soucis, alors veut tout lui dire. Et par exemple comment j'apprenais à deviner l'orthographe.



Soldat de la guerre de Crimée

« Peu importe ma vie et peu importe mon nom. Je suis entré dans ce livre par hasard, un jour où, venant du fond des ormes, j'entendis à la fenêtre d'une maison ce simple mot : "friche". Je me suis alors installé à l'abri des regards, dans un coin de mur et j'ai écouté. J'ai vu arriver d'autres enfants à l'heure du goûter et la simple conversation de départ devint une cacophonie musicale.

Puis après leur départ, j'en vis partir un dernier, ou peut-être une dernière. Elle devait tenir à la main un instrument de musique qui me sembla être un mélodica. En sortant elle le protégea sous son tricot car il commençait à pleuvoir. Puis elle prit son vélo et, s'éloigna rapidement.

A l'intérieur on entendit au bout d'un moment une musique suivit d'une voix québécoise.

Tout cela me rappelait un ami perdu qui s'appelait Vladimir. Il savait que j'étais de ceux qui gardent leurs larmes pour eux-mêmes, et il savait aussi attendre. Une friche est une terre en attente. Devant moi cet ami devenait une friche. Il me laissait la cultiver.

Je suis rentré dans ce livre par hasard, un jour où je venais du fond des ormes. Je veux en partir sans tambour ni trompette. Je sais bien que dans la maison, à un moment donné, ils m'entendirent parler tout seul, mais je n'ai pas voulu me montrer. Je n'ai jamais eu l'habitude de ramener ma fraise. »

Léon tira le 13, le 13 comme le jour de sa naissance. La Grande Révolution avait tiré le 14 en 1789. Avec ce nombre impair il devait partir à la guerre mais sa mère réussit à convaincre le père de payer un remplaçant. Peut-être Montauban-Tu-Ne-Sauras-Pas a-t-il vu surgir de sa mémoire les 6 années de sa jeunesse passées sur les routes de France et de Suisse à cause de son père ?

La décision prise, il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un avec qui faire cette sordide transaction. Des astucieux avaient pour métier la recherche d'un tel gibier, la recherche de jeunes désireux de se vendre pour partir à la guerre. On trouva ainsi un pacant, un misérable qui n'avait que cette solution pour payer les dettes de sa famille. Il laissa donc sa jeune femme, sa terre, sa famille et partit.

Put-il au moins revenir ? A-t-il profité de cet argent gagné ? Dans les histoires qui finissent bien, les soldats ne meurent pas à la guerre.

Le Bernard ne disait-il pas avant de partir qu'à 4 ans il évita la chute d'une muraille, qu'à 12 ans un bœuf des plus méchants se cassa la corne contra le tronc du chêne où il était appuyé et qu'à 17 ans il se sauva sans problème d'une morsure de vipère ?

Le Bernard avait vécu dans une histoire qui se finit bien jusqu'au jour où, un boulet vint lui arracher la tête, et achever sa vie.

Plus tard, Léon Cladel décrivit des héros militaires qui combattirent contre les tyrans. Tout en montrant son admiration pour les soldats de la liberté il montra sa haine de la guerre. Il écrivit ce sonnet. Lisez--le.

Le SOLDAT

Le connais-tu soldat cet étranger ?
Il te ressemble comme un frère ;
Ainsi que toi, triste, il pense à sa mère,
A ses bœufs, au village, et non point au danger.

Regarde : il a sur son cœur de berger
Le doux portrait de sa bergère,
Qu'il a quittée et qui se désespère...
Soldat de France, dis, pourrais-tu l'égorger ?

Hé quoi, soldat, tu prends ta cartouche
Et tu la portes à ta bouche !...
Ce soldat étranger, sa mère l'aimait tant !

Il est tombé : ton fusil a su faire,
Il te ressemblait comme un frère !
Allons ! très bien soldat ! le monarque est content.

Léon Cladel, 1859

Ce poème a été publié dans le journal *La Lauseta* seulement en 1878 grâce à Louis-Xavier de Ricard à qui il est dédié.